

41



GUSMAN LE BRAVE

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS

PAR MÉRÏ

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE IMPÉRIAL DE L'ODÉON, LE 19 SEPTEMBRE 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DON ALONZO PÉREZ DE GUSMAN. MM. LIGIER.
DON PÉDRE, fils de Gusman. VOISIN.
DON JUAN, infant de Castille. HÉVILLE.
LE ROI DON RANCHE. TALBOT.
ALJATAR, chevalier mort. FLEURY.
JOSÉ, homme d'armes de Gusman. BAILL.
DON LUIS OSORIO. DUCHAT.
DON LOPE D'ATALA. GAUTHIER.

DON CARLOS. PETIT.
DON DIEGUE. GAYOT.
DONA MARIA, femme de Gusman. M^{lle} MALIBRE.
DONA SOL, fille de Don Jean. ROQUETTES.
DON RAFAEL. BERNARD.
DON FABIO. ALIS.
SERRAVAL, DAME, PAGES, SOLDATS, HOMMES ET FEMMES DE PEUPLE.
Le premier acte à Séville, les quatre autres à Tolède, en 1594

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une grande salle dans l'Alcazar de Séville.
Au fond, des jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON LOPE, DON CARLOS, DON DIEGUE,
GROUPE DE SEIGNEURS, DE DAMES ET DE PAGES.

Don LOPE.
Enfin la paix est faite !
Don CARLOS.
Et la guerre civile
Ne nous désole plus !
Don LOPE.
Nous sommes à Séville,
Dans l'Alcazar ! vraiment j'ai le cœur tout joyeux
De revoir ce palais toujours cher à nos yeux !
Don LOPE, s'approchant.
Don Sancho est possesseur d'une belle couronne.
Don CARLOS.
Oui, Castille et Léon relèvent de son trône.
Quel bonheur pour don Sancho !

Don LOPE.
Un bonheur m'élite.
Don LOPE.
Et son père pourrisme l'avant déshérité,
Comme rebelle ! Eh bien, tout le passé s'oublie,
Et voilà la concorde à la cour rétablie.
Don CARLOS.
Don Juan même l'infant, frère de notre roi,
Cet infant dont l'audace a semé tant d'effroi
Sur l'Espagne est, dit-on, redevenu fidèle...
Don LOPE.
Il était prisonnier ?
Don LOPE.
Oui, mais la citadelle,
Sa prison à Burgos, s'est ouverte, et l'infant
Vient, dit-on, d'en sortir absous...
Don LOPE.
Et triomphant.
Je le connais trop bien !... c'est lui que je redoute.
Don CARLOS.
Le roi n'aurait pas dû le délivrer !
Don LOPE.
Sans doute !
C'est une grande faute !
Don LOPE.
Oh ! don Sancho, aujourd'hui,



Ne crains rien ; il est fort, l'Espagne est toute à lui.
L'enfant est seul ; il perd ses vieux auxiliaires ;
Les musulmans partout sont chassés ; leurs repaires
Ne les protègent plus , et leur dernier soutien ,
Tarifa voit flûter un étendard chrétien.

Musulmans glorieux , des lances quittes le groupe où G. se tient.
G se reproche.

Tarifa ?

DON DIÈGUE.

Beau fleuron reconquis !

DON LOPE.

De nouveau sur la tour de Léon et Castille.

DON LOIS.

Un héros l'a repris.

DON DIÈGUE.

Son nom ?

DON LOPE.

Il est cité

Comme un nom que don Sanche a toujours détesté ;
C'est Alonso Pérez de Gusman.

DON DIÈGUE.

Capitaine

Accompli !

DON CARLOS.

C'est un Cid !

DON LOPE.

Oui , mais chose certaine ,
Don Sanche lui tiendra toujours rigueur...

DON LOIS.

Pourquoi ?

DON LOPE.

Mais Gusman s'est battu contre lui.

DON LOIS.

Pour le roi ?

Pour Alphonse le Sage et contre un fils rebelle.

DON LOPE.

Soit , mais pour se venger l'occasion est belle ;
La noble Tarifa n'aura jamais l'honneur
De recevoir Gusman comme son gouverneur.

DON LOIS.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSÉ.

JOSÉ, d'avaient.

Et qui nommera-t-on ?

DON LOIS.

Ab ! d'où nous vient cet homme ?

JOSÉ.

De Tarifa , seigneurs ; c'est José qu'on me nomme ;
L'assaut de Tarifa n'out jamais son pareil ;
Il y faisait très-chaud sous le casque au soleil !

DON CARLOS.

Et la ville est au roi ?

JOSÉ.

Comme votre maîtresse
Est à vous ; mieux encore ! car un jour de tendresse
La plus fidèle céda ; et moi je vous promets ,
Seigneurs , que Tarifa ne trahira jamais !

DON LOIS.

Pour nous parler avec cette brusque franchise
Quels sont tes titres ?

JOSÉ.

Moi , s'il faut que je le dise ,
Je n'en ai point ; je suis un soldat ; c'est bien peu.
Pour vous ; beaucoup pour moi , je m'amuse à ce jeu
Qu'on appelle la guerre ; à tout tant que vous êtes
Je vous enseignai l'art d'apaiser les furies
Sous la masse de fer , et d'arriver à temps
Toujours , s'il faut saigner quelques mahométans.

DON LOIS.

C'est un héros encore inconnu...

JOSÉ.

Nous ne sommes
Vous et moi , Fidalgo , que d'apprentis grands hommes.
Parlez-moi de Gusman ! instruits à ses leçons
Nous ne sommes rien , nous , et nous désespérons
Devant lui , comme on voit s'éteindre sur la grève
Les feux follets des ouïx quand le soleil se lève !
Moi , je suis l'écuyer du soleil.

DON CARLOS.

Et traitent ,

Sur la More il a pris Tarifa ?

JOSÉ.

Lentement.

Comme je vous le dis ; je crois m'y voir encore
D'ici ; rien n'est plus dur que la tête d'un More.
J'en ai bien fracassé trente au moins pour ma part ,
Sur l'échelle , à travers les créneaux du rempart !
Mon épée était bonne... un acier de Murcie !
Eh bien ! ces fronts si durs m'on ont fait une scie !
Celle-là... regardez son beau pommeau luisant...
Est neuve... de mon maître un glorieux présent !
Et don Sanche en voyant les clés qu'il va remettre
Ne le nommerait pas gouverneur , ce cher maître !
Si pareille injustice arrivait à Gusman ,
A la barbe du roi je me ferais musulman !

Aliatar parlait.

DON LUIS.

Ainsi l'assaut fut rude à Tarifa ?

JOSÉ, montrant Aliatar.

Sans doute !

Fidalgo... regardez celui qui nous écoute...

DON LOIS.

Un More ?

JOSÉ.

Ambassadeur dans le palais admis ,
Il fut le plus vaillant de tous nos ennemis !
Din, noble Aliatar , n'est-ce pas que la fièvre
A Tarifa , s'allait chauffer sur la brèche ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, ALIATAR.

ALIATAR.

Le roi de Tétouan , de Fex et de Maroc
M'a dit : Vaistu la ville assise sur le roc
En face de l'Afrique ? Eh bien ! j'ai choisi
Comme le noble clé de mon Andalousin ;
Garde-moi Tarifa ; veille d'un œil jaloux
Sur ce premier rempart du jardin andalous.
J'ai fait selon ses vœux ; mais toute destinée
Est écrite là haut , fatale ou fortunée !
Hélas ! d'un nouveau Cid le nouveau glaive a lui
Sur moi !... Dieu seul est grand , et n'ayons fait qu'on lui !

JOSÉ.

Noble cœur ! tout poète qu'il est , moi je l'honore ;
C'est un chrétien caché sous l'écorce d'un More.

DON LOIS, voyant venir l'enfant.

Voici l'enfant.

DON CARLOS.

Il faut l'éviter.

DON LOIS.

Avec moi

Venez donc présenter vos hommages au roi.

L'enfant s'écrit au fond et regarde les courtisans d'Algarve.

JOSÉ.

Adieu , noble ennemi , je vais joindre mon maître.

n sort

SCÈNE IV.

ALIATAR, L'INFANT DON JUAN.

ALIATAR.

Je suis toujours tenu ce que je vous promettois
Au nom de l'amitié... Le roi d'Afrique attend
Votre alliance ; il faut ne pas perdre un instant !
Et vous unir à lui contre un frère... La chose
L'INFANT.

Est impossible !... Non.

ALIATAR.

Ce que je vous propose

Est conforme à l'histoire. Il se peut.

L'INFANT.

ALIATAR.

En tous temps

Où a vu les chrétiens et les mahométans
Contre un danger commun réunir leurs bannières.
A don Sanche enlevons ses conquêtes dernières.
Si le ciel andalous me revolt triomphant ,
Je vous donne Castille et Léon , noble infant !

L'INFANT.

Mais Castille et Léon sont à moi !

ALIATAS. Pas encore.

L'INFANT.
 Men droit est bien plus sûr que le secours du More.
 Mon père m'a légué deux États d'un grand prix,
 Séville et Badajoz : mon frère m'a tout pris ;
 J'attends : je serai calme aujourd'hui, quoi qu'il fasse ;
 Le temps n'est pas venu de l'attaquer en face.
 Mes États sont à lui, par la force il les tient ;
 La force reprendra tout ce qui m'appartient.

ALIATAS.
 Mon épée est à vous, comptez toujours sur elle ;
 Mais, réalisez aussi, prince, à votre querelle,
 L'homme de noble race et de haute vertu,
 Gusman...

L'INFANT.
 Je le connais, nous avons combattu
 Tous deux...

ALIATAS.
 Vena le verrez fléchir comme les autres
 Devant ce don Sanche...

L'INFANT.
 Oui, mais il sera des nôtres
 A mon appel.

ALIATAS.
 Vos soins seront tous superflus.
 Rien ne peut le séduire...

L'INFANT.
 Écoute un mot de plus...
 Prisonnier à Burgos, je tremblais pour ma fille,
 Diamant de Léon, perle de la Castille !...
 Dans nos troubles civils, on ouvre bien souvent,
 Pour garder ces trésors, la porte d'un couvent ;
 Je confiai ma fille à ce pieux domaine...
 La femme de Gusman aujourd'hui la ramène,
 Après un beau voyage, à Séville, et je sais
 Qu'il est même plus beau que je ne le pensais.

ALIATAS.
 Expliquez-vous.
 L'INFANT.
 On vient.
 ALIATAS.
 Votre fille ?
 L'INFANT.
 C'est elle !

SCÈNE V.
 LES MÈRES, DONA SOL, DON PÈRE.

DONA SOL.
 Mon père !
 L'INFANT.
 Dona Sol !... elle est encore plus belle !
 Dis-moi, n'a-t-elle couru, ma fille, aucun danger ?
 DONA SOL, se retournant des côtés.
 Don Père était toujours là pour nous protéger ;
 C'est le fils de Gusman...

L'INFANT.
 Défenseur de ma fille,
 Et le fils d'un héros ! il est de ma famille.
 Vous êtes le parent d'un roi de Portugal,
 Moi, l'enfant de Léon, vous êtes mon égal :
 Soyez des miens, et tout ce qu'un jeune homme espère,
 Vous l'obtiendrez de moi, fils d'un si noble père !
 DON PÈRE.
 O mon prince ! jamais cœur plus reconnaissant
 N'offrit à vos drapeaux son courage et son sang.

L'INFANT, à part, à Aliatas.
 J'ai le fils...
 ALIATAS.
 C'est compris...
 L'INFANT.
 Eh...
 ALIATAS.
 Vous sarez le père.

L'INFANT, à dona Sol.
 Pour un instant, adieu ; je me rends chez mon frère.
 Et, vous svez, ma fille, à remplir un devoir.
 La reine vous attend, la reine veut vous voir.

SCÈNE VI.
 DONA SOL, DON PÈRE.

DONA SOL, se retournant.
 DON PÈRE, le retenant.
 Restez, c'est la faveur que de vous je réclame :

Je vis en respirant le souffle de votre âme ;
 Le rêve de bonheur, qui vient de m'éblouir,
 Hélas ! il va vous suivre, il va s'évanouir !
 Et je vais retomber dans mon néant ! Ma vie
 Commence à ce voyage où je vous ai suivie,
 Où l'air du soir était à mes lèvres si doux.
 Quand je le respirais entre ma mère et vous.
 Né soldat, j'ai voulu m'élever sur la trace
 Des héros espagnols de mon illustre race ;
 J'ai rêvé cette gloire obtenue en passant
 Sur des lambeaux humains, et des fleuves de sang ;
 Ce stérile mensonge égarait ma jeunesse ;
 Près de vous, je le vois, il faut que je renaisse ;
 J'ai deviné la vie aux rayons de ce jour :
 La vie est dans le cœur, la gloire c'est l'amour !

DONA SOL.
 Moi, j'ai pleuré deux ans bien loin de ma famille,
 Toujours prêtant l'oreille aux barreaux de ma grille,
 Peur entendre mugir la guerre avec ses bruits
 Qui glaçaient de terreur dans le calme des nuits !
 Et vous êtes venu ; ma prison s'est ouverte ;
 Et j'ai revu les fleurs dont la plaine est couverte.
 J'ai revu le soleil levé pour nous bénir,
 Et promettre à ma mère un meilleur avenir !
 Près de vous j'ai cru voir cet ange que Dieu même
 Fit descendre du ciel pour garder ceux qu'il aime ;
 Un premier sourire, en ce moment si doux,
 Révélé pour le ciel, s'est arrêté sur vous !
 Dans nos jours de périls, si Dieu nous accompagne,
 Comme tout paraît beau dans notre belle Espagne ;
 Quand le soleil partout mêle sur les chemins
 À l'or des oranges l'ivoire des jacinthes ;
 Quand l'arabesque en fleurs des tissus de l'Asie,
 D'un tapis embaumé couvre l'Andalousie,
 Et que de douces voix chantent à nous ravir
 Sous les acacias de men Guadalquivir !
 Hélas ! morte en naissant, je me sentais renaitre,
 En écoutant la voix qui me faisait connaître
 Une nouvelle vie, un monde si joyeux,
 Un ciel, fête du cœur et délices des yeux.
 Je vous dois cet Eden d'où je fus exilé ;
 Je vous dois mon bonheur, ma mère consolée,
 Le rang que je retrouve au milieu de la cour.
 Pour payer tant de bon est-ce assez de l'amour ?

DONA SOL.
 En écoutant ces mots, dona Sol, je devine
 Tout le bonheur promis par la bonté divine
 À ses élus ; je sens que la terre où je vis
 Est l'escalier de fleurs du céleste parvis.
 Mais gardons le secret d'un bonheur qui m'enivre,
 On en serait jaloux ; laissons le monde vivre
 Avec sa guerre infâme et ses jours ténébreux.
 Et cachons bien à tous que nous sommes heureux.
 DONA SOL.
 On vient...

SCÈNE VII.
 LES MÈRES, JOSÉ.

JOSÉ.
 O mon seigneur ! mon cher et jeune maître !
 DON PÈRE.
 Bon José ! dans mes bras !
 JOSÉ.
 Oui, je vous ai vu naître ;
 Et quand on dit de vous : Il n'a point de rival
 Pour tenir une épée ou dompter un cheval,
 J'en suis fier ! car c'est moi qui vous pris en bas âge
 Comme élève, et vous fis faire un apprentissage
 Assez dur. Les soldats ont un métier d'enfer,
 Il faut des doigts d'airain pour bien battre le fer.
 Oh ! quelle main il a !... c'est moi qui l'ai trompé.

Enroutant sa main.
 Comme un acier vivant, elle cherche une épée
 Toujours, comme ma main... Nous vous en donnerons.
 Et des chevaux priens, vifs sous les éperons,
 Et des carquois remplis de cent flèches aigües ;
 Et nous irons encore tous deux dans les mêlées,
 Le cimetière au poing, et de nos champs voisins
 Engraisser la moisson avec des Sarrazins !

DONA SOL.
 Et mon père ? dis-moi, parle-moi de mon père !
 JOSÉ.
 Vous ne l'avez pas vu !... Que venez-vous donc faire

Au palais?

DON PÈRE.

Oui, je cours l'embrasser.

JOSÉ.

Bien!

DON PÈRE, s'avançant devant don José.

Madame,

Il faut que je vous quitte un moment...

JOSÉ, à part.

Une femme!

Elle passait avant le père; j'ai compris!

Mon élève est un maître: il a tout appris!

DON JOSÉ, à don Pèrre.

Moi, j'entre chez la reine... En tous temps, j'en espère, Vous vous rappellerez les offres de mon père?

DON PÈRE, à don José qui s'éloigne.

Oui, je n'oublierai rien.

(à José.)

Où! que je suis heureux!

SCÈNE VIII.

JOSÉ, seul.

Les charmants fiancés! que Dieu veuille sur eux!
Il aime, est-il précocé!... il a devancé l'heure!...
Oh! j'en suis tout joyeux!... Tiens, voilà que je pleure.
Me rappelant les jours où j'avais la cour neuf
Comme je s'en, en mil deux cent soixante-neuf!
Depuis j'ai bien changé, je cherche en vain la trace
De cet amour, il s'est éteint sous la cuirasse.
Voici toute la cour... mon maître n'est pas là...
Quelle faute!... Il n'est pas courtois ce roi-là!
Courons le prévenir vite...

Il sort.

SCÈNE IX.

DON SANCHE,

ALÍATAR, L'INFANT, DON LUIS,

DON CARLOS, DON LOPE, DON DIEGUE,

SEIGNEURS, DAMES ET GARÇONS.

LE ROI, à Alíatar.

Chevalier more,

Moi le roi, moi don Saëbe, à qui Dieu daigne encore
Reedra dans sa forêt Teria, je consens
À la trêve; laissons reposer les croisés,
Les lances et les dards; donnons la séculaire
Aux morts; nous avons fait une guerre assez dure;
On ne recueillait plus la couleur des drapeaux.
Tous les fers sont brisés, il nous faut du repos
À tous deux; une trêve est bonne, je l'avoue;
Mais comme les émirs, à Grenade, à Cordoue,
S'obstinaient à garder nos deux plus beaux foudres,
Après notre repos nous recommencerons.

ALÍATAR.

J'accepte tes présents, le trêve et pais la guerre;
Ces deux nobles cités avec leurs monuments
Naquirent sous la main de nos rois musulmans,
Et nous les défendrons, oui, contre vos armées,
Comme un père défend ses filles face-à-face,
Même contre Gusman, celui qui triompha
Sans ton royal secours, aux murs de Tarifa!

LE ROI.

À part.

Toujours Gusman!

À Alíatar.

C'est bien, la trêve est accordée...

ALÍATAR.

Et courtois; nous avons tous deux la même idée;
Oui, la guerre vaut mieux, comme toi je le sens;
Et je m'en réjouis, en soldat; je descends
De Mohammed, celui honoré dans l'histoire;
Quand il s'en revenait après une victoire
Remportée à Cordoue, en combattant les tiens,
Sur nos marbres couverts des étendards chrétiens,
Lui-même il recueillait avec soin le poussière
Qui blanchissait partout son armure guerrière;
Et conservée ainsi toujours, après sa mort
Elle recueillait sa tombe, et dans ce lit il dort!

Alíatar s'éloigne.

LE ROI.

L'insolent, de la trêve abrégé la durée!

Plût à Dieu que demain elle fût expirée!

À don Juan.

Approchez-vous, enfant... Je vous ai fait sortir...
Des cachots de Burgos, et votre repentir,
Sincère je le crois, vous rendra, j'en espère,
Les biens et les honneurs qui sont dus à mon frère,
Si mon frère toujours se souvient près de moi, Fidele et dévoué, que don Sanche est son roi.

L'INFANT, s'avançant.

Je me souviendrai, sire...

LE ROI.

À mes faveurs nouvelles
Ils auront tous des droits, ceux qui furent fidèles;
Ceux qui m'ont bien servi... Fidéles, venez tous
À mon appel, mes mains sont ouvertes pour vous.

SCÈNE X.

LES MÊMES, GUSMAN.

GUSMAN, sortant de la droite.

Sire, je suis Perez de Gusman.

DON LUIS, à part.

C'est un homme

Si fier, qu'il croit avoir tout dit quand il se nomme!

LE ROI, à part.

Quel orgueil!

GUSMAN.

Sire...

LE ROI, étonné.

Bien, vous étiez attendu.

L'INFANT, à part.

Observons!

LE ROI.

Et je suis tout ce qui vous est dû.

Comptez sur moi.

GUSMAN.

Daignez mieux me connaître, Sire,

Vous bien servir, voilà tout ce que je désire,

Et mon épée encore est aux ordres du roi.

LE ROI.

Où ce fut pas toujours si dévoué pour moi.

GUSMAN.

Quand ma parole ailleurs, sire, était engagée...

LE ROI.

C'est bien. Votre conduite est aisément jugée;
Quand Perez de Gusman voit qu'il est sans profit
De s'armer contre nous, comme autrefois il fit,
Il vient m'offrir la paix, glaise au poing, casque en tête;
Sa troupe n'est pas loin, j'en suis sûr... Elle est prête
À marcher...

GUSMAN.

Pour le roi, sire, vous dites vrai!

Déployez l'étendard royal, je le suivrai.

À votre père Alphonse, oui, j'ai donné ma vie;

Si cause me lia, je l'ai toujours servi;

Lui mort, mon dévouement fut acquis tout entier

À vous seul, sans réserve, à vous, son héritier;

Deux de mes fils, l'honneur de notre vieille Espagne,

Déjà sont à cheval et tiennent la campagne

Sous les murs de Grenade; et mon troisième enfant

Est ici, près du trône, et son bras le défend!

Ces trois fils plaideront pour moi, si l'oe m'accuse.

Moi, je suis venu tard; mais, voici mon excuse:

J'étais à Tarifa... C'est fort lointain... et je crus

Vous avoir bien servi... Je fus blessé deux fois

Lorsque de Tarifa ma main brisait la porte,

J'en arrachai les clés... et je vous les apporte.

Un page de Gusman s'avance et présente au roi les clés sur un étui de velours.

LE ROI.

Gusman, je dois payer vos services; pour eux

Un prince se serait été trop généreux.

GUSMAN.

Sire, les nobles cœurs de gloire sont avides,

Mais ils dédaignent l'or. Quand mes coffres sont vides,

S'il faut à mes soldats payer l'argent promis,

Je pars et mets à sec les trésors ennemis.

Je laisse aux ennemis les trésors de l'Asie.

L'existence des camps que mon goût me choisie

Ne coûte presque rien; l'argent ne me sert point

À payer follement l'étioffe d'un pourpoint.

Cette armure de fer va bien mieux à ma taille;

C'est plus sain à porter dans un joer de bataille.

Pour mes habits d'été j'endosse les plus lourds :
A nos galants ouïs je laisse le velours.

DON LUIS, à son fils de moment.

Don Alonzo Perez!

DON CARLOS.

Il nous raille!

LE ROI.

Silence,

Fidalgo!

DON LUIS, à part.

Ces soldats sont tous d'une insolence!

Gusman, le roi toujours a su récompenser
Le vassal...

GUSMAN.

Le vassal!... Ce mot me fait penser
A votre père. Eh bien! Alphonse, dit le Sage,
M'appelle son ami : c'était là son usage.

LE ROI.

Les amis de mon père! Oui, ceux qui m'ont fermé
Son cœur. Mon père, hélas! ne m'a jamais aimé!

GUSMAN.

Votre père! O mémoire entre toutes bénie!
Votre père! Il était sur son lit d'agonie,
Un message arrive, et votre père apprend
Que son fils révolté, que don Sancho est mourant;
Le vieillard inonda de pleurs sa barbe blanche,
Et dit : « O mon cher fils! mon bien-aimé don Sancho!
Lumière de mes yeux, tu vas s'éteindre! Et moi
Je vois ouvrir ta tombe, et je meurs après toi!
Victime des conseils qu'une jeune cour donne,
Tu fus rebelle un jour : mon fils, je te pardonne! »
Don Sancho fut guéri; le roi mourut joyeux;
Et tout près de revoir, dans le ciel, ses aïeux,
Reçut le pain des forts, s'enfouit des reliques
Que parfume l'encens des saintes basiliques;
Et, suivant l'Évangile, en serviteur soumis,
Il pardonna du cœur à tous ses ennemis.

LE ROI, au moment d'entrer. *Jeune le secret à son digne maître.*

Perez Gusman, jamais je ne me scandalise
D'un sermon que j'écoute assis dans une église.
Mais, chez moi, je suis sourd à toutes les leçons
Qu'on prétend me donner en chrétien... Finissons...
Don Sancho sait aussi pardonner une offense,
Et puisque votre bras, armé pour ma défense,
Sera fidèle au roi, sera son ferme appui,

GUSMAN.

Où!

LE ROI.

Gouvernez Tolède, et partez aujourd'hui.

GUSMAN.

Tolède!... Une sainte ville était mieux attendue,
Comme titre d'honneur et récompense due!
Donnez-moi Tarifa; ce stérile rocher,
Ma conquête, défend aux Mores d'approcher
S'il est bien protégé, non par sa citadelle,
Mais, ce qui vaut bien mieux, par une main fidèle;
Rendez-moi Tarifa, voilà mon digne prix;
Gusman saura garder ce que Gusman a pris.

LE ROI.

Impossible!

GUSMAN.

Comment!

LE ROI.

Je viens de la promettre,

Tarifa...

GUSMAN.

Ma conquête!... à qui donc, sire?

LE ROI.

An maître

De Santiago.

GUSMAN.

Non, cela n'est pas.

LE ROI.

Soyez

Frais circonspect, Gusman!

DON LUIS,

Quelle sudence! voyez!

GUSMAN.

A ma fidélité vous faites une injure!

LE ROI.

Je ne reviendrai pas sur mon choix, je le jure!

GUSMAN.

C'est donc une disgrâce?

LE ROI.

Où! depuis trop longtemps
J'ai souffert votre orgueil et vos airs irritants!
Je vous le dis bien haut! Que la vérité brille!

GUSMAN.

Sire, j'ai du droit des fueros de Castille,
Des ce jour, mes liens de vassal sont brisés,
Et j'ose élever tous mes titres.

LE ROI.

Osez!

Je braverai vous le fuero.

Suivez-moi.

Il sort, tout le monde d'adieu de Gusman; don Juan,
qui a servi la nation avec intérêt, se retire la
dernière entente chez la reine.

SCÈNE XI.

GUSMAN, seul.

Roi don Sancho!... oh quel indigne outrage!...

A quoi servent l'honneur, la fierté, le courage,
Si le roi d'un seul mot peut flétrir notre front,
S'il fait la tête basse endurer un affront;
Si par la main d'un roi, le jour étant frappé,
Nous devons au fourreau renfermer notre épée!
Oui, le devoir ainsi le veut!... il est le roi,
Il est le souverain; je suis le vassal, moi!
Oh! lorsque s'étendra sur la royale tête,
Après le jour serein, la nuit de la tempête,
Maître, tu chercheras ton vassal méprisé,
Et ce glaive de cid que ta main a brisé!
Et vous tous, faux amis, qu'un seul homme épouvante,
Rassurez-vous, je pars, mes biens sont mes en vente,
Par édit! ô mon roi, lorsque tu m'accordes
L'honneur d'entretenir, à mes frais, les soldats,
Je ne fis point d'édit, mais pour payer les guerres,
En secret je vendis mes châteaux et mes terres,
Et donnai mes trésors pour égarer les usas.
Je suis redevenu riche, je m'appartiens!
La patrie est partout; l'Espagne est si féconde
Qu'elle doit être un jour grande comme le monde!
Pelerin de l'exil, je n'ai plus besoin d'or;
Je pars, comme le Cid, le Cid Campeador,
Sans vouloir reténir au bid de mes sandales
Un seul grain de poussière emporté de ces dalles!
Ce sol brûle mes pieds, cet air est étouffant!
A moi, mes compagnons d'armes et mon enfant!
Partons, cet univers n'a qu'une seule porte!
Midi, septentrion, est ou couchant, qu'importe!
Pourvu que Dieu nous guide et révèle à nos pas
Un sol où la vertu ne nous dégrade pas!

SCÈNE XII.

GUSMAN, L'INFANT, DONA SOL,
puis DON PÉDRE et JOSÉ.

L'INFANT.

Gusman, l'accueil du roi ne doit pas vous surprendre,
Mais ce qu'il vous ravit, moi je puis vous le rendre...
Vous perdez une ville, et je vous donne
Un royaume...

GUSMAN.

Gardez tout, seul je partirai.

Que Dieu soit avec vous!

DON PÉDRE, qui vient d'entrer avec José.

Partir!... quitter Séville!

JOSÉ.

Qu'est-il donc arrivé de nouveau dans la ville!

L'INFANT, à don Pédre.

Le roi vient d'insulter votre père...

DON PÉDRE.

Est-il vrai?

GUSMAN, à don Pédre.

Je ne puis vivre ici... partons!

DON PÉDRE.

Je vous suivrai...

L'INFANT.

Mais dans nos vieux châteaux, où vous pourrez encore
Vous venger d'un affront, avec l'aide du More!

GUSMAN, à son fils.

Ne suis-je que mes conseils, le révolte est un tort!
Viens avec moi.

DON PÈRE, à part.

J'en d'elle!

DONA SOL, à part.

O mon fils!

JOSÉ, à part.

C'est trop fert!

GUSMAN, à don père.

Don Père, mon cher fils, après Dieu tu s'enfères
Ainsi que tu le dois la meilleure des mères,
Va l'embrasser; mon fils, ou les soins caressants
Sauront le consoler pour tes frères absents.

DON JUAN.

Gusman!... moi seul je puis vous venger d'une insulte
Et vous rendre heureux...

GUSMAN, à don Juan.

Non, l'honneur que je consulte
Me dit que nous suivons un chemin différent;
Moi, je fais mon devoir!

DON PÈRE, à Gusman, avec chaleur.

Un prince de son rang
Qui nous offre un secours à cette heure dernière!
Oh, mon père! suivons son illustre bannière!
C'est lui qui veut ma gloire, et qui la protège,
Ma main, mon sang, mon cœur, tout est à lui déjà!

JOSÉ, à part.

Il est ensorcelé! c'est le diable en personne.
Cet enfant!

GUSMAN, qui a jeté un regard furtif sur l'enfant.

à don père.

À genoux, mon fils! Dieu te l'ordonne
Par ma bouche! À genoux, mon fils... regarde-la

Monstrant son épaule.

Cette épaule... elle est pareille... et quand elle brilla
Au soleil espagnol, elle avait devant elle
Toujours un ennemi, toujours un infidèle;
Voulait ce que mon fils ne doit point oublier;
Tu l'es courbé soliste, lève-toi chevalier!

Il le touche deux fois de son épaule.

L'ENFANT, à part.

L'amour peut nous le rendre.

DONA SOL, à part.

Ah! l'espoir m'abandonne.

GUSMAN, à son fils.

Tu connais les devoirs que ce titre te donne;
En fidèle Espagnol, tu viens de le fier,
Tous les affronts reçus tu dois les oublier;
Si le roi te faisait une offense mortelle,
Le roi le lendemain doit te trouver fidèle!
Devant le roi mes yeux se ferment; j'obéis;
C'est la religion, c'est Dieu, c'est le pays!
C'est toute chose enfin qu'avec respect on nomme;
Et que chef de l'Etat représente un seul homme!

à don Juan.

Infant, adieu!

Il sort et entraîne don père qui regarde dans ses yeux derrière.

DONA SOL.

Pourquoi vous ai-je abandonnés,
Murs pieux, saint couvent que Dieu m'ayant donné!

ACTE DEUXIÈME

A Terça. — Salle dans la maison de don Juan. Une fenêtre à gauche,
à droite, un fauteuil et un grand bureau.

SCÈNE PREMIÈRE

JOSÉ, DON RAFAEL, DON FABIO,

AUTRES PAGES. Ils entrent.

DON RAFAEL.

Sang-Dieu! l'histoire est bonne!

JOSÉ.

Ah! vous la trouvez drôle!

Eh bien! j'en puis conter trente, sur ma parole,
Plus plaisantes encore; vous les aimez, je crois.
Beaux pages de Gusman! Ainsi donc, tous les trois,
Au camp, la nuit, le jour, sous nos vieux acacias,
Nous nous réjouissons avec ces récits inrocs;
Oh! j'en ai tant appris!... Me voilà revenu
D'Afrique à Terça, tout fier d'avoir connu!

Ce pays merveilleux, cette inépuisable
D'hommes et d'animaux, cette blonde patrie
De tant de noirs....

DON RAFAEL.

Dis-nous, enfin, pourquoi Gusman
A fait une alliance avec le musulman.

JOSÉ.

Pas contre les chrétiens, songe-Dieu!

DON FABIO.

Je le présume.

JOSÉ.

Les sujets noirs là-bas ont assez le coutume
De se révolter.

DON FABIO.

Bien!

JOSÉ.

Yaroub-el-Mansour.
Le roi moro, appela Gusman; c'était un jour
Ou les chances, je crois, ne lui semblaient pas belles,
Et Gusman fut prié de battre les rebelles;
Il les battit. Là-bas, point de plaisir, aucun!
On s'ennuie: il faut bien alors battre quelqu'un.
Mais Gusman dit au roi: « Je veux rester fidèle
A l'Espagne; Gusman ne se vengera d'elle
Ni de son roi, jamais! et je veux que les tiens
Respectent sur mon front le signe des chrétiens. »

DON FABIO.

Mais pourquoi reste-t-il maintenant chez le Moro?

JOSÉ.

On le retient. Il est obligé, on l'adore
A cause des exploits que je vous ai contés.

DON RAFAEL.

Une histoire? une encore?

JOSÉ.

Je veux bien; écoutez.

La plus belle.

DON RAFAEL.

Voyons: si ton histoire est bonne
Je te fais un présent.

JOSÉ.

Et lequel?

DON RAFAEL.

Je te donne

Cette chaîne de fer, qui vaut son pesant d'or.

JOSÉ.

Peu de chose.

DON RAFAEL.

Elle vient du Cad Campésior.

JOSÉ.

Ah! c'est bien sûr au moins?

DON RAFAEL.

Que crains-tu?
Pour ce qu'elle te coûte,

JOSÉ.

Ma foi! rien.

DON RAFAEL.

Ton histoire... j'écoute.

JOSÉ.

Cette histoire n'est pas un conte... Je promets,
S'il s'agit de Gusman, de n'inventer jamais.
Est-ce ma faute à moi si Gusman fait l'histoire
Comme on fait une fable?

DON RAFAEL.

Oui, nous allons tout croire.

JOSÉ.

Aux environs de Fez... un pays qui dépend
Des Maugrabens... rôdait un énorme serpent,
La terreur de l'endroit. Il avait des écailles
Plus dures que le fer trempé pour les botanilles;
Et, quand il se levait debout, il ressemblait
Au mâ d'un brigantin, et le passant tremblait.
Les jaloux de Gusman dirent au roi leur maître:
« Ce chrétien si hardi, que ne va-t-il lui mettre
Une flèche sur l'œil! » Gusman entend cela;
Il prend un bon cheval, sa livre, et le voilà
Parti comme le diu de la chevalerie.
Dans un massif charmant de bois et de prairie,
Il aperçoit le monstre en trois anneaux relâché,
Aux pattes d'un lion, rugissant et bléssé.
D'un seul bond de cheval notre Gusman s'élance;
Il abat le serpent du premier coup de lance,
Et le pauvre lion, affranchi du danger,
Remerme en l'honneur les poils de l'éclatant
Un Moro qui passait dit à Gusman: « Ecoute,

Suis mon conseil : avant de te remettre en route,
Coupe au serpent sa langue. » Et mon Gusman le fit,
Au hasard, sans prévoir quel serait le profit.
On ne sait pas toujours ce qu'on fait... A l'aurore,
Le lendemain, un vit venir un chasseur noir;
Il apportait au roi, joyeusement surpris,
La tête du serpent qu'on avait mise à prix.
Gusman dit : « Ouvrez donc la gueule du reptile ! »
Le chasseur s'opposa, disant : « C'est inutile. »
On court : point de langue ! Elle est là, la voilà !
Dit Gusman ; le vainqueur du monstre est bien ici,
Mais c'est moi ! Le passant, témoin de la victoire,
Le donneur de conseils, confirma cette histoire,
Et le lion aussi ; car il avait de lui.
Accompagné Gusman, comme second témoin.

DON RAFAEL.

Très-bien ! voilà ma chaîne.

JOSÉ.

Ah ! je m'empare d'elle !

DON RAFAEL.

Comme on s'amuse bien en pays infidèle !

JOSÉ.

Moi, j'y serais resté ; mais j'ai dû revenir
Pour ramener don Pedro. Oh ! tout mon avenir
Est perdu !... Par la paix la main est engourdie ;
Adieu la guerre !

DON RAFAEL.

Mais quelle est la maladie

De ce jeune don Pedro ?

JOSÉ.

Ah ! le diable le suit !

Il était chaque jour plus faible, il maigrissait
Comme un bon en cage ; eh bien ! l'allez-vous croire ?
Ce jeune homme ébété... tant est belle la gloire !...
Si la guerre éclatant contre Jacobus, leur roi,
Comme un désespéré se battant près de moi,
« Peut-être souffrirai-je d'être loin de sa mère,
M'a dit Gusman ; et l'air de la rive étrangère
Lui fait mal ? Prends mon fils, bon José ; demain pars.
Tarifa, vis-à-vis, ouvrira ses remparts
Au fils de Gusman. Cours, un père te confie
Son unique trésor, la moitié de sa vie. »

Après un silence d'attendrissement.

DON RAFAEL.

Santiago commande ici, mais il est vieux
Et sans crédit ; son poste a beaucoup d'envieux.
S'il mourait...

JOSÉ.

Je comprends... Don Pedro pourrait être
Le chef de Tarifa, comme fils de mon maître.

RAFAEL.

Que Dieu lui rende avant la santé !

Nuit et jour

Se pauvre mère pleure !... En voilà de l'ameur !
Quelle mère ! à genoux, toujours comme une esclave,
Près d'un lit de douleur...

JOSÉ.

Bonne autant qu'il est brave,
Son mari, son Gusman !... A son fils nous serons
Fidèles tous ici !

Tous.

José ! nous le jurons !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DONA MARIA.

DONA MARIA.

Silence ! mon fils dort !

Les pages se retirent discrètement.

JOSÉ.

O ma noble maîtresse,
Espérez : Dieu n'a pas permis sans de sa jeunesse,
Dieu ne l'a pas emporté de ses plus beaux présents,
Pour le laisser mourir à la fleur de ses ans !
Prenez quelque repos...

DONA MARIA.

Quand le frisson de la glace
Puis-je me relaxer, puis-je vivre !
Est près de lui ; mes sous l'entend, quand je serai
A l'heure de l'espoir, je me reposai.

JOSÉ, montrant don Pedro qui parle.

Il vient !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DON PEDRE.

DONA MARIA.

Mon Dieu ! le bruit l'a réveillé !

A bas ! à bas !

Mon ange,

Te sens-tu mieux ?

JOSÉ, à part.

Voyez comme le mal nous change !

DONA MARIA.

Venez-tu... l'appuyer sur mon bras ? Vieux, nous irons
Nous asseoir au jardin, et nous respirerons
Les oranges en fleurs... Le grand air nous soulage...
Oh, si tu l'aimes mieux, nous irons sur la plage,
Voir la mer ; c'est si bon la mer ! tu l'aimes tant !
Tu ne l'aimes plus ?... dis... réponds !... incessant.

DON PEDRE, d'un air d'incrédulité.

Non... je suis mieux ici...

JOSÉ, à part.

Quello voix abbatte !

DONA MARIA, à part.

Mon Dieu ! quel est son mal ! ce mal sans nom qui tue !

DON PEDRE, à part.

Son image est toujours dans mes rêves... toujours !

DONA MARIA, à elle-même.

Pour nous femmes, les pleurs sont dans tous nos amours !
Le bonheur maternel !... quelle ironie amère !...
Combien faut-il mourir de fois pour être mère !...
Son beau jour de naissance à peine avait-il lui
Et déjà mon amour me faisait vivre en lui !
J'ai conduit tous ses pas, à cet âge tendre,
Ou le pied de l'enfant suit la main qui le guide,
Et que de fois, la nuit, ma tendresse en creux
Écoute son haleine, et garde son sommeil !
Puis avec quels transports je suivais la première
L'épousement de sa jeunesse fière !
De quel cœur maternel je le voyais grandir
Et pour moi quel bonheur de l'entendre applaudir,
Quand vainqueur des pâtes forcées dans leur repaire,
Il rentrait à cheval, aussi grand que son père !
O bonheur disparu ! Mère, voilà ton sort !
Tout cela n'est plus rien ! tout cela c'est la mort !

DON PEDRE.

Ma mère...

DONA MARIA, à José.

Il vient de faire une rude campagne,
Si jeune !... J'aurais dû le garder en Espagne !
Oui, mon enfant, j'aurais dû le garder d'arriver !
Pour cette Afrique !... Et moi, folle d'y consentir !

JOSÉ.

Non, non, pardonnez-moi, si je vous contrarie :
Votre fils... il aimait la guerre avec furie ;
Il souffrait de son mal, quand on se faisait rien ;
Mais un jour de bataille, il se sentait fort bien !

DONA MARIA.

Bon courage, mon fils.

JOSÉ.

Sans doute, bon courage !

Mon maître, on ne meurt pas : ce n'est pas de votre âge,
Quand on est jeune, on vit, c'est assés... Vous vivrez ;
Votre bon père arrive, et vous le recevrez
Gaîment ; votre santé doit toujours être prête
Pour donner à Gusman un vrai retour de fête.

DON PEDRE.

Mon mal est sans espoir ! on n'en revient jamais.

DONA MARIA.

Que dis-tu !... c'est affreux !...

Je jure à genoux devant un prie-Dieu.

Mon Dieu ! je vous promets

Si vous saluez mon fils, à Dieu que je revienne !...
Oui, je suis venu d'aller, pieds nus, sur le Calvaire
Où votre fils est mort ; et d'arroser de pleurs
Le chemin que suivait la mère des douleurs !

DON PEDRE, à sa mère.

Si tu veux raviver mes forces abattues,
Ne pleure pas ainsi, ma mère !... Tu l'as vu !
Au tourment de mon cœur n'ajoute rien !

DONA MARIA, à José.

A suivre mes conseils je me suis disposé,
José.

Je sors.

SCÈNE IV.

DONA MARIA, DON PEDRE.

DONA MARIA.
Son mal est là ! C'est la bonté divine
Qui m'éclaira !... Mon fils, tu souffres ! je devine,
Dans ton regard où brille encore la vigueur,
La source de ton mal... Elle est là dans le cœur !
Parle... Que manque-t-il à ta vie ?... Elle est belle
Comme l'aube des jours qui se lève sur elle !
Quand je vois qu'une chose excite ton désir
Sur la mer ou les monts j'irais pour la saisir,
Afin de la donner à mon enfant... Demande
Tout ce que tu voudras... Fobin, moi... Commande,
J'ai bien encore deux fils... je les aime... Pourquoi
Tes deux frères sont-ils bien moins aimés que toi ?
C'est injuste ! Pourtant c'est ainsi !... Que tes frères
N'en sachent rien !... Dieu seul connaît le cœur des intimes.
A moi qui t'aime tant, parle, mon fils chéri !
Quand sa douleur s'épanche, un malade est guéri.

DON PEDRE.

Je n'ai rien.

DONA MARIA.

Tu n'as rien ! et cependant ta vie
Va s'éteindre !... Et la mienne, ô mon fils, m'est ravie,
Car je sens que je meurs de la mort, cher enfant !

SCÈNE V.

LES MÈRES, JOSÉ.

JOSÉ.

Je vous annonce un prince.

DONA MARIA.

Un prince !...

JOSÉ.

C'est l'enfant !

DON PEDRE, relevant brusquement la tête.

L'enfant !

DONA MARIA.

A Tarife ! dans cette heure cruelle
Comment le recevoir ?

JOSÉ.

Il s'avance...

SCÈNE VI.

LES MÈRES, L'INFANT DON JUAN, DONA SOL,
introduit par Rafael.

DON PEDRE, avec transport.

Avec elle !

DONA MARIA, allant au-devant de l'enfant.
Je ne m'attendais pas à l'honneur de vous voir...

L'INFANT.

Oui, dona Maria, nous venons recevoir
Votre hospitalité.

DONA MARIA.

Tout ce que votre frère
N'a pas pris est à vous.

L'INFANT, prenant sa fille par la main.

Elle n'a plus de mère

Ma fille...

DONA MARIA.

Pauvre enfant !

L'INFANT.

Il me serait bien doux

De vous la confier...

DONA MARIA.

Mais vous êtes chez vous
Ici, mon noble enfant !

L'INFANT.

Nous serons en famille,
N'est-ce pas ?

DONA MARIA.

Oui.

JOSÉ, à part.

Tant pis.

L'INFANT.

Vous connaissez ma fille,

Vous guidâtes ses pas au *sereno* de couvent.
Ce n'est pas oublié ; nous en parlons souvent.

DON PEDRE avec une anxiété croissante.
Hélas ! cette maison d'offre que la misère !

Pour recevoir l'enfant et sa fille, ô ma mère,
Il faudrait l'Alhambra, ses cours et ses jardins,
Ce beau rêva bâti par les rois granadins !
Je me rappelle aussi, moi, cet heureux voyage.
Que nous fîmes, nous trois, comme un pèlerinage,
Quand le soleil partait mêlé sur les chemins
A l'or des oranges l'ivoire des jasmins ;
Comme j'étais heureux, ma mère, de conduire,
Sous ce ciel, où pour moi, moi seul, tout semblait s'offrir,
Deux femmes, deux trésors, que mon père et l'enfant,
Deux hommes, confiaient à la main d'un enfant !

DONA MARIA, à part, caressée.

Il l'aime !

Ment, à deux fois.

Donc Sol, soyez le bienvenue !

Ce n'est pas de ce jour que je vous ai connus,
Déjà je vous aimais !... Qui ne l'aimerait pas !
Une grâce se lie à chacun de ses pas !
Qu'elle est belle !... personne encore ne l'a choisie
Cette perle, trésor de notre Andalousie :
Heureux sera l'époux, qui du cœur accepté,
Pourra voir, chaque jour, cet ange à son côté !
Et cet époux sera d'une haute famille,
Un illustre seigneur de Léon et Castille,
Ou bien, pour que le rang soit à peu près égal,
Allié, comme nous, aux rois de Portugal.

L'INFANT.

Vous devez être aussi, Madame, très-heureuse
De votre fils !

DONA MARIA.

Altesse, oui, j'en suis orgueilleuse !
Je ne le cache pas.

L'INFANT.

Et vous avez raison.
Oui don Pedro est l'espoir d'une illustre maison ;
Chaque jour voit grandir au jeune renommée,
Comme Gusman il est l'idole de l'armée ;
Et si Santiago, vieillard agonisant,
Gouverneur de la ville, exipart à présent,
Tout soldat espagnol suivrait de cœur et d'âme
Ce fils qui justement vous rend fière, madame.

DONA SOL, vivement émue et s'approchant sur le bras de son père.
Mon père !

DONA MARIA, accourant à elle.

Donna Sol !

L'INFANT.

Ma fille !

DONA SOL.

Ce n'est rien...

L'INFANT.

Un instant de repos... puis elle sera bien...
DONA SOL.

Courez, don Rafael, et dites à mes femmes
De venir.

JOSÉ, à part.

Oui, ce prince a des projets infâmes.

Donc Sol se retire accompagnée de ses plébs.

SCÈNE VII.

DONA MARIA, JOSÉ, DON PEDRE.

DONA MARIA, regardant son fils qui suit des yeux dona Sol.
Ah ! mon fils est sauvé.

JOSÉ.

Mais l'enfant est maudit.

DONA MARIA.

José !

JOSÉ.

Vous saurez tout, lorsque j'aurai tout dit...
Gusman, notre bon maître, a bien prévu la chose...
Pourquoi suis-je venu d'Afrique ?

DONA MARIA.

Je suppose...

Pour ramener mon fils...

JOSÉ.

C'est un peu pour cela...
Mais la bonne raison ? la bonne ?

DONA MARIA.

Donne-la...

DON PEDRE.

Donne-la ?

JOSÉ.

Je croyais déjà vous l'avoir dite...

Là bas, mon maître a sa que cet enfant médite
Un coup sur Tarifa; je viens d'enc à présent,
Pour dire au gouverneur, vieillard agoissant,
De bien garder la porte, et d'empêcher qu'il entre;
Mais ce lutin d'enfer! il a le diable au ventre,
Cet enfant, cœur de tigre, et pied de léopard!
Sans doute il a sauté par dessus le rumpart.

DON PÈDRE.

José!

DONA MARIA.

Rassure-toi, mon fils!

JOSÉ.

C'est un rebelle!

Notre maître le sait!

DONA MARIA, à ses fils.

Va, ne crains rien pour elle!

A José.

Rebelle, et contre qui? contre mon frère odieux!
Ce frère, il a tari les larmes de mes yeux;
Il a traité Gusman d'une façon infâme!
Il n'a pris en pitié ni ses fils, ni sa femme;
Il nous a dépouillés de nos biens! mes souhaits
Sont de le voir tomber du trône! je la hais
De toute la fureur que son cœur peut m'inspirer.
Je laisse à mon mari son cœur trop magnanime,
Ma vertu ne va jusque-là; c'est bien vrai!
Je suis son ennemie, et tant que je vivrai
Rien n'éteindra ma haine, et l'enfant de Castille
Aura tous mes respects! mon fils aime sa fille,
Je veux sauver mon fils, je le veux! et je crais
Assurer son bonheur et béatir leurs amours!

Elle entre chez dona Sol.

SCÈNE VIII.

JOSÉ, DON PÈDRE.

DON PÈDRE.

Vous venez de manquer de respect à ma mère,
Vous avez insulté l'enfant!

JOSÉ.

Ah! je vénère

La femme de Gusman, comme une sainte, mais
Bien parler de l'enfant, même avec vous, jamais!
Vraiment je suis trop vieux Adonis de Castille
Pour le voir à travers les beaux yeux de sa fille;
Sa noire trahison, claire comme le jour,
Don Pédre, je le sais, détruira votre amour.

DON PÈDRE.

Oublier dona Sol!

JOSÉ.

Vous trouverez une autre
Dona Sol; en cherchant, nous trouvons tous la nôtre.
Croyez-moi, vous verrez que cet enfant maudit
Justifiera bientôt tout ce que j'en ai dit.

DON PÈDRE, prenant une réplique.

Je vais l'interroger.

JOSÉ.

Soyez sûr qu'il complète.

DON PÈDRE regardant entrer l'enfant.

Le voici... Laissez-nous...

JOSÉ se retire à part.

Face d'escarpite!

Il sort.

SCÈNE IX.

DON PÈDRE, L'INFANT.

DON PÈDRE.

Oh! monseigneur, daignez m'écouter un moment,
Et dans notre entretien me parler franchement.

L'INFANT.

Mais toujours...

DON PÈDRE.

Je le sais... Ma hardiesse est grande,
Allez, excusez-moi... ce que je vous demande
Vient du cœur... Quel motif, ou bien quel intérêt
Au port de Tarifa vous conduit en secret?

L'INFANT.

Don Pédre, vous savez ma confiance intime,
Et vous savez aussi combien je vous estime;
Vous êtes mon ami le plus jeune, et je crois
Que bientôt nos liens deviendront plus étroits;
Votre cœur m'interroge, et voici ma réponse:

Enfant de la Castille, et fils du sage Alphonse,
Je viens à Tarifa pour tenir dans mes mains
La clé, qui de l'Espagne ouvre tous les chemins;
Santiago se meurt, dit-on, et je veux être
Tout prêt, comme voisin, pour remplacer ce maître.

DON PÈDRE.

Est-ce l'ordre du roi?

L'INFANT, sans avoir l'air d'écouter.

Dans l'armée on m'attend,
C'est tout dire en un mot... Ah! vous êtes content?

DON PÈDRE.

Est-ce l'ordre du roi?

L'INFANT.

Le roi sur votre père
A fait tomber à fots l'insulte et la colère;
L'enfant comme son fils vous regarde; est-ce assez,
Don Pédre? Entre nous deux, maintenant, choisissez!

DON PÈDRE.

Mais mon devoir est là, noble enfant! il me crie
D'être fidèle aux lois de la chevalerie!
Oh! ne me donnez pas ce nouveau désespoir
De choisir entre vous, mon prince et le devoir.

L'INFANT.

Ma cause est juste et j'ai des partisans!

DON PÈDRE.

Des traîtres!

L'Espagne est pour Don Sanche, elle n'a pas deux maîtres!

L'INFANT.

Le pouvoir de don Sanche est bien près de sa fin;
Le mien à l'horizon déjà se lève... Enfin
C'est le moment d'agir, sans raisonner; j'espère
Que vous serez fidèle à votre second père,
Celui de dona Sol...

DON PÈDRE.

Oh! redoutable nom!

Ne le prononcez pas!

L'INFANT.

Soyez donc à moi.

DON PÈDRE.

Non!

L'INFANT.

Je vous donne ma fille...

DON PÈDRE.

Oh! je vous sacrifie

Pour ce trésor divin, mes biens, mon sang, ma vie.
Mon roi, jamais! l'enfant, je renonce au bonheur,
Qui me coûterait trop, payé par mon honneur!

L'INFANT.

Non, votre honneur m'est cher, mon fils, je le respecte;
Pesez mieux ma pensée, elle n'est pas suspecte...
Voici ce que je veux... Soyez neutre... A l'instant
Où les soldats acroîtront mes ordres, — on m'attend, —
Sur la ville je vais arborer ma bannière...
Ne sortez pas... voilà ma volonté dernière...
Vous n'êtes pas ici par les ordres du roi...
Tarifa m'appartient... Oui!

GUSMAN, entrant.

Non! elle est à moi!

SCÈNE X.

LES MÊMES, GUSMAN, JOSÉ.

DON PÈDRE.

Ciel! mon père!

JOSÉ.

A nous quatre!

GUSMAN.

Enfant, en vous ordonne

De quitter Tarifa!

L'INFANT.

Cet ordre, qui le donne?

GUSMAN.

Moi!

L'INFANT.

Vous!

GUSMAN.

Santiago, fidèle à son serment,
M'a cédé son bâton; j'ai son commandement.

L'INFANT.

Je suis l'enfant d'Espagne!

GUSMAN.

Et moi, je représente

Le roi dans Tarifa!

L'INFANT.
Son audace est plaisante!
Un proscrit, lui!
GUSMAN.
Mon droit va vous être éclairci...
L'INFANT.
Vous n'avez pas le droit de commander ici!
GUSMAN.
Votre altesse sera de mon droit informée
En quatre mots bien clairs : je suis avec l'armée.
L'armée est avec nous!
L'INFANT.
C'est ce que je veux voir!
GUSMAN.
Et je saurai punir les traitres au devoir.
JOSÉ.
Bien dit!
L'INFANT, montrant des fûts.
Commencez donc par votre fils ; il m'aime,
Il m'est tout dévoué de cœur ; à l'instant même
Il vient de le prouver...

DON PÈDRE.
Mon père!
GUSMAN... Malheureux!
Quoil la foudre du ciel qui va tomber sur eux
Te trouve dans leurs rangs ! Il en est temps encore,
Reviens à moi : l'infant est l'allié du More!
Les ennemis sont là. Lours bataillons épars
Déjà de Turis menacent les remparts.

Montrant par la fenêtre.
Regarde : vois monter du sable de la rive
Ce flot noir et vivant qui sur nos pieds arrive,
Et va nous envahir, si sur cet horizon
La nuit fait tromper sa peur, la trahison !
C'est l'infant ! oui, c'est lui qui les a déchaînés,
Ces hordes de l'enfer !... Depuis cinq cents années,
Elles souillent, mon fils, la terre de nos rois,
Et leur impur croissant insulte à notre croix !

L'INFANT.
Oh ! c'est moi, dites-vous !...
DON PÈDRE.
Non, ce n'est pas possible !
GUSMAN.
La preuve, je la tiens, une preuve invincible :
La veill !... Lis, mon fils.

DON PÈDRE, à part.
Oui, ce n'est que trop vrai !
GUSMAN, à son fils.
Et maintenant, réponds.

L'INFANT, à part, avec fureur.
Oh ! je me vengerai !
GUSMAN, à son fils.
Dis : crois-tu que ta main à cette œuvre occupée,
Que la main d'un Gusman s'efface son épée ?
Infant, je veux cacher à tous la trahison
Par respect pour vous, prince, et pour votre blason.
Si vous servez notre cause si belle ;
Mais, si vous relevez votre drapeau rebelle,
C'est une guerre à mort qu'on vous déclare ici,
Une guerre entre nous, sans trêve, sans merci !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DONA MARIA.

DONA MARIA.
Ah ! Gusman ! vous tuez notre fils !
GUSMAN.
Non, madame ;
Je le salue !
DONA MARIA.
L'amour qui brûle dans son âme,
Le connaissez-vous ?
GUSMAN.
Non, je connais son devoir.
DONA MARIA, à Gusman.
Un seul mot nous rendra la paix, vous allez voir...
A Gusman.
Tu l'aimes, notre fils ?... Sa souffrance te touche ?
Eh bien ! chacun des mets qui tombent de ta houe
Est un coup de poignard au cœur de cet enfant !
Il aime dona Sol, la fille de l'infant.

GUSMAN.
Ah ! voilà donc le piège ! Elle était bien oserie,
La trame de l'amour et de la perfidie !
Voilà l'infant ! Tout sert, tout est bon, je le sais.
Si, malgré le moyen, le but est le succès !
A son charme infernal un jeune homme se fie
En aveugle, et l'infant veut qu'on lui sacrifie
L'honneur ; et, comme prix de ce pacte infamant,
D'un mirage d'amour il éblouit l'amant !

A don Pedro.
Il faut choisir, mon fils, un objet n'a qu'un maître,
Choisis donc tout de suite entre nous et ce traître,
Le croissant de Méline et le croix du saint lieu,
La Bible et le Coran, un faux prophète et Dieu !
Si la fidélité de ton cœur est lumineuse,
Chevalier déloyal, souillé de félonie,
Cette main te réserve à de mortels affronts,
Et, comme ton honneur, brise les éperons !

DONA MARIA.
Il est donc des vertus qui ressemblent aux crimes ?
Dans ta maison, Gusman, tu feras deux victimes,
Ton fils et moi ! Pour qui ? pour un ingrat...
DON PÈDRE.

Oh ! non,
Ma mère, entre l'amour et l'honneur de mon nom,
Je ne balance point.

GUSMAN.
A l'infant.
Bien, mon fils ! Ces paroles
Détournent à l'instant vos espérances folles ;
Partez vite ! déjà, devant cette maison,
S'est répandue le bruit de votre trahison...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DONA SOL.

DONA SOL, entrant affaiblie.
Oh ! mon père !... l'effroi m'accable !... je suis morte !
Vos jours sont menacés !... là... devant notre porte
Des paroles de mort s'élevaient contre vous.
Don Pedro, au nom du ciel ! venez, défendez-nous !
Cria au dehors.

A mort l'infant ! à mort l'infant !
DONA MARIA.
De cette place

Montez des cris de mort !
DONA SOL.
Mon père !
L'INFANT.
On me menace !
Mettant l'épée à la main.

GUSMAN.
José, prends une escorte...
JOSÉ.
Oui, monseigneur.

GUSMAN.
Et pars,
Tu conduiras l'infant jusqu'au pied des remparts,
Avec sa fille ; il faut, à tous, sur ton passage,
Dire : Voilà l'infant, fils d'Alphonse le Sage,
Fidèle au roi son frère ; il va dans cet instant,
Demander les secours que cette ville attend.

L'INFANT.
La générosité souvent est un outrage ;
Je puis subir la tienne, oui, j'ai ce courage.
La vengeance viendra : cette ville est l'écueil
Où, de loin, je vais voir se briser ton orgueil !

GUSMAN.
Je comprends la menace !... à la prochaine aurore
Faites donc retentir les trompettes du More ;
J'attends vos alliés ; montrez-leur le chemin,
Et pour vous tous ce jour sera sans lendemain.

L'INFANT.
Adieu, Gusman, adieu.
DONA SOL.
Mon père !
L'INFANT.
Viens, ma fille.

GUSMAN.
Que Dieu soit avec vous, noble enfant de Castille.
L'infant retient sa fille et sort ainsi que José.
DON PÈDRE.
Hélas ! tout est fini ! que reste-t-il pour moi ?

DONA MARIA.

Tu mères, mon enfant, pour pleurer avec toi !

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON RAFAEL, DON FABIO, puis JOSÉ.

FABIO.

Où s'est donc bien battu ?

RAFAEL.

Pour la première fois.
J'étais de la partie

FABIO.

Et dans cette sortie,
Combien l'émir a-t-il perdu d'hommes, crois-tu ?

RAFAEL.

Deux mille.

FABIO.

Rafael, c'est toi qui l'as battu ?

RAFAEL.

Eh mais ! j'ai fait ma part... En voilà, camarades,
Deux mille qui, je crois, ne seront plus malades.
Nous les avons tués proprement, les maudits !
Je n'en reverrai pas un seul au paradis,
C'est ce qui me fait rire.

JOSÉ, entrant vivement.

Oh ! dites-moi, de grâce.

Don Pédre est ici ?

RAFAEL.

Non.

JOSÉ.

Où s'est perdu sa trace !

FABIO.

Que dites-vous ?

RAFAEL.

Grand Dieu !

JOSÉ.

Je croyais bien le voir

Avec vous...

RAFAEL.

Ici, non.

JOSÉ.

C'était mon seul espoir !

FABIO.

Il peut venir encore.

JOSÉ.

J'ai vu toute l'armée

Rentrer à Tarifa... La porte s'est fermée,
Et l'espérance aussi !

RAFAEL.

Toujours à son côté

Je vous ai vu...

JOSÉ.

C'est vrai, je ne l'ai pas quitté,
Nous avons combattu tous deux depuis l'aurore
En bons chrétiens, et lorsqu'il commençait un More
Je l'achevais moi-même... puis, devant nous, tous les rangs
Se sont mêlés, un tas de blessés, de mourants
M'ont séparé de lui, l'ivresse de la fête
Me menant au cerveau, m'a fait perdre la tête.
Je ne l'ai plus revu.

RAFAEL.

Dieu ! comment commencer

A sa mère...

FABIO.

Elle attend...

JOSÉ.

Et je vais lui percer

Le cœur avec un mot... Je n'ose entrer chez elle...
Pourtant elle ne peut douter de tout mon zèle
Quand je garde son fils... son fils que j'aime tant !...
Oh ! je n'aurais pas dû le quitter un instant !...
Il est bien confié le trésor qu'on me donne !...
Et j'ai pu revenir seul !... Que Dieu me pardonne !

FABIO.

Mais tout n'est pas perdu...

RAFAEL.

Gusman, il est très-calmé. C'est vrai, je viens de voir

JOSÉ.

Oui, c'est là son devoir,
Oui, son visage est calme, et non son cœur ; il laisse
Ce masque sur son front pour cacher sa faiblesse ;
Il s'enferme à l'écart loin de tous ; il a peur
Même de se trahir, sous ce masque trompeur.
Car, si par la douleur, en ce moment frappée,
Sa main sur le rempart laisse tomber l'épée,
Tout s'écroute avec elle, et dans son dernier lit
Un peuple de chrétiens tombe et s'ensevelit.

FABIO.

C'est vrai ! Gusman debout, tout ce peuple est tranquille,
Il semble que sa main couvre toute une ville.

RAFAEL.

Oh ! si don Pédre est mort...

FABIO.

S'il n'était que blessé ?

JOSÉ.

Mais eui ! c'est un espoir que Dieu nous a laissé !
Les blessures du fer ont tonné un renouveau...

RAFAEL.

Sur le champ du combat viens...

JOSÉ, l'entraînant.

Non, restez en aide

A dona Maria, moi je retrouverai
Son fils, et dans ses bras je le ramènerai !
Nini vivant, se peut-il que mon frère meure !...
Les plus braves soldats me suivront : dans une heure :
Si je ne reviens pas de la plaine avec eux,
C'est que don Pédre et moi nous serons morts tous deux.

U. act.

SCÈNE II.

DON RAFAEL, DON FABIO,
puis DONA MARIA.

RAFAEL.

Vs-4-il le retrouver ? cruelle incertitude.

FABIO, apercevant dona Maria.

Tais-toi !

DONA MARIA, avec une surprise mêlée de crainte.

Don Rafael.

FABIO, à part.

Ab ! quelle inquiétude

Se lit sur son visage.

DONA MARIA.

En vous voyant ici

Je pense que Gusman vient de rentrer aussi
Avec nos soldats ?

RAFAEL, avec deson.

Non, tous ne sont pas encore

De retour.

DONA MARIA.

Mais José, mais mon fils ?

RAFAEL.

Lui... j'ignore

S'il est rentré.

FABIO.

Bientôt il vous sera rendu.

RAFAEL.

Confiance...

DONA MARIA.

En mon cœur le calme est descendu ; -

J'ai prié.

Elle dissimule une inquiétude et va s'asseoir. Rafael s'approche à ses pieds sur un tabouret.

RAFAEL.

Quelquefois vous voulez que je chante...
Je sais une romance... une histoire touchante...

DONA MARIA.

Le combat est fini !... chanter en ce moment...

Merci, don Rafael...

FABIO, à part.

Pour cacher son tourment...

Elle cherche à sourire.

DONA MARIA, à part.

Oh ! ces guerres maudites !

RAFAEL.

C'est beau d'être vainqueur !

DONA MARIA.

Et votre mère, dites,

Qu'elle doit être heureuse ! Elle vous a pressé
Tendrement dans ses bras ; vous n'êtes pas blessé ;
Vous êtes rayonnant de jeunesse et de vie !
Oh ! quelle heureuse mère ! et comme je l'envie !
La guerre ! chose horrible !... Ou est jeune, on est beau.
On court après la gloire ! on trouve le tombeau.

C'est la gloire ! un mensonge ! Écoutez donc...

FABIO, ouvrant à la fenêtre.

L'armée

Reviens toujours...

DONA MARIA.

Sans lui...

RAFAEL.

Se rassurer... Il poursuit les Mores, et ce soir
Vous le reverrez...

FABIO.

Oui, bon espoir !

RAFAEL.

Bon espoir...

DONA MARIA.

Mais l'espoir t'en a aussi quand sa marche est trop lente

Oh ! quelle inquiétude effrayante et désolante !

RAFAEL, bas à Fabio.

Comme elle souffre ! vous !

FABIO.

Cela brise le cœur.

DONA MARIA, courrant.

Mon Dieu ! s'il était mort !

RAFAEL.

Non.

FABIO.

Non.

RAFAEL.

Il est vainqueur.

FABIO.

Il reviendra bientôt.

RAFAEL.

Attendez.

FABIO.

Moi j'espère...

RAFAEL.

Songes combien de fois on tremble pour son père :
L'n-t-on cru mort souvent ? rappelez-vous.

DONA MARIA.

C'est vrai !

RAFAEL.

Et toujours on l'a vu revenir.

DONA MARIA.

J'attendrai.

RAFAEL.

Attendons le retour de José.

FABIO.

Dans ses courses

Il est heureux, sa tête est pleine de ressources.

RAFAEL.

Il aime votre fils, comme un frère et je crois
Qu'il va le ramener.

DONA MARIA, écartant.

José !... J'entends sa voix !

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOSÉ.

DONA MARIA.

Ah ! mon Dieu ! seul !

JOSÉ.

Il vit.

DONA MARIA.

Ah ! que Dieu me pardonne !
J'avais douté de lui !... Mais je ne vois personne
Avec toi.

JOSÉ.

Votre fils me suit, je l'ai trouvé
Aux portes de la ville.

DONA MARIA.

Enfin il est sauvé !

Elle court au-devant de lui.

SCÈNE IV.

DON RAFAEL, FABIO, JOSÉ.

JOSÉ, s'écroulant, à Rafael.

Vite, aller chez Gusman, que rien ne vous arrête,
Je veux lui parler...

RAFAEL.

Pour ?

JOSÉ.

Pour affaire secrète.

Ne m'interrogez plus !...

RAFAEL.

Rien n'est donc terminé ?

JOSÉ.

Rien ! Je dois suivre ici l'ordre qu'on m'a donné,
Car il faut préparer Gusman à quelque chose
Qui va lui déchirer l'âme et le cœur.

RAFAEL, faisant sortir.

Je n'ose...

FABIO.

Un malheur pour don Pedro ?

JOSÉ.

Oui, courrez prévenir

Gusman.

RAFAEL, sortant.

Ce jour affreux ne peut donc pas finir.

SCÈNE V.

DON FABIO, JOSÉ, DONA MARIA,
DON PEDRE.

DONA MARIA.

C'est lui ! c'est mon enfant ! Oh ! que la joie est bonne,
Lorsqu'on a tant pleuré !... C'est Dieu qui me le donne
Une seconde fois !

DON PEDRE.

Ma mère...

DONA MARIA.

Oh ! cher enfant !

Il m'est donc revenu !... C'est toi !

JOSÉ, à part.

Mon cœur se foud

A la voir si joyeuse !

DONA MARIA, contemplant son fils.

Oh ! qu'il a l'air sévère !

Peut-être il est souffrant... Souffrez-tu ?

DON PEDRE.

Non, ma mère.

DONA MARIA.

Et toi n'es pas blessé, dis ?

DON PEDRE.

Non.

DONA MARIA.

Embrasse-moi !

La gloire ! que c'est beau !... Je suis fier de toi !
Mon fils ! il est vainqueur ! il marche sur la trace
De son père Gusman ! Quelle mère à ma place,
Ne serait orgueilleuse ! Oh ! mes chères douleurs !
Oh ! que la gloire est douce et méritée nos pleurs !
Mais ne l'expose plus autant, la vraie courage,
Vois-tu, c'est la prudence, et surtout à ton âge,
Quand la tête est trop vive et nous mène trop loin.
Ce bon José de toi, comme il prend toujours soin !
Mais il est triste aussi, José : sur son visage
La gaité va si bien.

JOSÉ.

Ce n'est pas mon usage
D'être triste, il est vrai... Voir votre fils vivant
Après l'avoir cru mort... comme une feuille au vent
Je tremble d'y songer... Une peur assez rude
M'a saisi... De la peur je n'ai pas l'habitude,
Certes ; voilà pourquoi je parais à vos yeux
Si triste, bien qu'au fond le cœur soit très-joyeux.

DONA MARIA, sortant.

Bon José, j'ai compris.

A don Pedro.

A cette heure dernière,
Quand je tremblais pour toi, j'ai fait une prière,
J'ai promis de donner mes bijoux précieux
A l'entel de la Vierge, à la reine des cieux ;
Viens, allons le remplir ce vœu, je te demande
La faveur de porter avec toi mon orfèvre.

DON PÈDRE, avec embarras.
J'attends mes père ici, mais dans quelques instants
Je vous rejoins...

DONA MARIA.

Bien sûr ?...

DON PÈDRE.

Oui.

DONA MARIA.

J'ai vécu longtemps
Sans te voir, trop longtemps ! désormais il me semble
Qu'il faut nous réunir, et toujours vivre ensemble !
Oh ! que je suis heureuse ! Oui, le sort des élus
Sera le mien si Dieu ne nous sépare plus !

Ella sort.

SCÈNE VI.

JOSÉ, DON PÈDRE, GUSMAN.

DON PÈDRE.

Pauvre mère ! il faudra pourtant qu'on lui révèle ..

JOSÉ.

Voici Gusman.

GUSMAN, entrant précipitamment.

Mon fils ! parle.

A José.

Cette nouvelle ?...

JOSÉ.

Il est prisonnier !

GUSMAN.

Lui, prisonnier ! que dis-tu ?

DON PÈDRE.

Libre ne étant.

JOSÉ.

On croit à sa haute vertu.

DON PÈDRE.

On croit à ma parole ! et que rien ne m'arrête
Quand il faudra sortir !

GUSMAN.

Mais la rançon est prête ;
Des terres, des châteaux, un trésor de sequins...

JOSÉ.

L'émir veut l'envoyer esclave aux Africains ;
Oui, c'est une promesse, a-t-on dit, qu'il a faite.

GUSMAN.

A qui donc ?

JOSÉ.

Au tombeau de son damné prophète.

DON PÈDRE.

Et je dois dans une heure au camp des ennemis
Revenir !...

GUSMAN.

Oui, tu le dois puisque tu l'as promis !...
Attends, le coup est rude !... et ma tête est troublée...
Je t'avais pleuré mort !...

DON PÈDRE.

Tombé dans la mêlée,
Vingt poignards se levaient sur toi ; j'allais mourir
Quand un homme est venu là pour me secourir ;
Et si je suis encore vivant, c'est à cet homme
Que tu le dois ; il est mon sauveur...

GUSMAN.

Il se comme

DON PÈDRE.

Aliatar, mon père.

GUSMAN.

Oh ! mon sang pour le tien
A ce noble ennemi digne d'être chrétien !
Dans cet élan de cœur qui tous deux nous anime,
Oui, je voudrais serrer cette main généreuse,
La main d'Aliatar, ennemi qui défend
Un prisonnier chrétien, mon hérosique esclave !

JOSÉ.

Aliatar est là... Seul, il ferme l'escorte
De votre fils...

GUSMAN.

Qu'il entre !

JOSÉ.

Il attend à la porte ;
Et j'y cours...

Ella sort.

GUSMAN, à don Pèdre.

Toi, mon fils, sois ferme jusqu'au bout,
Et que, dès ce moment, la mère ignore tout !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, JOSÉ, ALIATAR.

ALIATAR, à Gusman.

Que Dieu soit avec toi ! Gloire, honneur et puissance
Viennent de Dieu !

GUSMAN.

Mon cœur et ma reconnaissance,
Le ciel m'en est témoin, sont à toi pour jamais.
Devant nous sois sincère...

ALIATAR.

Oui, je te le promets.

GUSMAN.

Grâce à toi, mon cher fils est vivant, et j'espère
Qu'après l'avoir sauvé tu le rends à son père.

ALIATAR.

Gusman !

GUSMAN.

Parle, je puis tout écouter...

ALIATAR.

On peut te rendre un fils...

Eh bien !

GUSMAN.

Oh ! je n'épargne rien...

Pour sa rançon ! avant de savoir autre chose,
Et la grandeur du prix que ton émir m'impose,
Laisse-moi savourer cet espoir enivrant
Que, dans un jour de mort, ta parole me rend ;
C'est un baume divin, une douce rosée
Qui verse la fraîcheur sur ma levre embrasée !
Maintenant, dis ton prix et j'ouvre cette main ;
Je livre tout avant le soleil de demain :
Tout ce qui m'appartient et tout ce que mes guerres
Doivent me rapporter de trésors et de terres ;
Ma généreuse main ne veut rien retenir :
Je donne le présent, j'engage l'avenir !...

ALIATAR.

L'émir te rend ton fils et laisse ta fortune ;
Des richesses d'Espagne il n'a demandé qu'une...

GUSMAN.

Laquelle ?

ALIATAR.

Tarifa.

GUSMAN.

Je n'ai pas bien compris...

ALIATAR.

Livre-nous cette ville...

JOSÉ, à lui-même.

Infamie !

ALIATAR.

A ce prix

Il te rendra don Pèdre.

GUSMAN.

Oh ! l'impure est trop grande !
Je ne l'ai pas comprise à l'instant !... Que je rende
Tarifa ! moi, Gusman ! Jamais, sous le soleil,
Un homme s'entendit un outrage pareil !

ALIATAR.

Réfléchis...

GUSMAN.

Réfléchir, quand tu me déshonores !

DON PÈDRE.

Aliatar, suis-moi, retournons chez les Mores !

ALIATAR.

Vainqueur de Tarifa, t'en souviens-tu ? Ton roi,
Dans sa cour, fut bien moins magnanime pour toi.

GUSMAN.

On ne discute pas la loyauté ! Personne
Ne m'apprend mon devoir ; malheur à qui raisonne
Avec sa conscience en un pétillement !
On en raisonne pas sur l'honneur, on le sent !
Je garde cette ville au nom du roi mon maître,
Et c'est à lui, lui seul, que je dois la remettre.
Aliatar, j'ai foi dans ta noble vertu :
A me place, voyons, dis-moi, que ferais-tu ?

ALIATAR, avec embarras.

Moi !... laissons...

GUSMAN.

Te rouger répare ton offense...

DON PÈDRE, voulant embrasser Aliatar.

C'est trop tarder.

ALIATAR.

Gusman, la plus belle défense

Ne salue pas les murs au moment désastreux,
Ni l'Afrique à lancé tout un peuple contre eux.
Ce n'est rien; mais, attends les prochaines aurores,
Gusman, et tu verras sous les navires mores,
Tu verras l'Océan désespérer et vomir
Tous les lacs d'Afrique aux tentes de l'émir!
Car il faut que l'Espagne enfin nous appartienne;
Alors, toi, le dernier de la race chrétienne,
Tu verras, sans pouvoir secourir ton enfant,
Ces remparts abattus...

GUSMAN, l'interrompant vivement.

Et l'honneur triomphant!

ALFAR.

Gusman, ... du dernier mot... que celui-là t'éclaire;
L'émir, à ton refus, rugira de colère.
Et je crains tout alors... tout... car à son côté
Parle une voix terrible... un prince redouté...
L'enfant de Castille!...

GUSMAN.

Oui, voilà comme le traître

Lui-même se trahit. J'aurais dû reconnaître
Son souffle de démon dans ce geste odieux!
L'émir, justifié, se releva à mes yeux.
Écrivains à l'émir!... Oui, sans doute, son âme
Se révolte déjà contre une chose infâme
Qu'il n'eût pas faite seul! Je lui dirai que moi,
Moi, Gusman le chrétien, j'ai défendu son roi
Sur la terre d'Afrique, où nos armes fidèles,
Dans les jours de péril, écrasèrent les rebelles.
Si la vérité ment, si la raison a tort,
Eh bien! Dieu m'aidera, le faible sera fort;
La croix dans une main, et dans l'autre le glaive,
L'œil fixé sur les monts où le soleil se lève,
J'irai, semant la mort et le deuil dans les airs,
Leur arracher mon fils au fond de leurs déserts.

B sort.

ALFAR, après silence.

Il faut lui dire tout!

Il sort GUSMAN.

SCÈNE VIII.

JOSÉ, DON PÈDRE.

JOSÉ, à part, à don Pèdre.

Moi, je vous accompagne...

Dieu n'a pas mis l'Afrique en face de l'Espagne
Sans de bonnes raisons: les esclaves chrétiens
Peuvent plus aisément y trouver des soutiens.
Men sort sera le vôtre, et ce dur esclavage
Vous le trouverez doux sur le voisin rivage.
Oui, mon jeune seigneur, nous fassons tous des vœux
J'ai fait le mien aussi; c'était mon droit; je veux
Finir mes jours à Fex, une ville charmante!
Et dont le souvenir sans cesse me tourmente...
Aux mines du désert, aux galères du port,
Moi je travaillerai pour vous, moi je suis fort;
Mes doux bras seuls seront très-utiles, je gage.
C'est dit! je pars, et vais préparer mon bagage.

Il sort.

DON PÈDRE.

Ce n'est pas l'esclavage!... ah! je connais mon sort!
Ce n'est pas le travail qui m'attend... c'est la mort!
Ah! chère dona Sol!... je me rapproche d'elle!
Son père l'a conduit au camp de l'infidèle,
Et je puis la revoir à mes derniers moments!
Le voilà donc, l'hymen promis aux deux amants!
L'époux de dona Sol! mais je puis encore l'être!
L'autel, c'est l'échafaud, et mon bourgeois, le prêtre,
Et je vais loin du monde, nû le bonheur est vain,
Attendre dona Sol au rendez-vous divin!

Apparition au même.

Ma mère!

SCÈNE IX.

DON PÈDRE, DONA MARIA.

DONA MARIA.

Sont-ils mon fils?... j'étais à la chapelle.
Pourquoi na pas venir?

DON PÈDRE.

Un grand devoir m'appelle...

Ma mère...

DONA MARIA.

Que dis-tu, mon fils?

DON PÈDRE.

Je vais partir.

J'allais vous dire adieu...

DONA MARIA.

Mais on ne peut sortir...

Oh! non! je ne veux pas, mon cher fils, que tu sortes,
Les ennemis sont là, devant toutes les portes,
L'embuscade...

Revenant à son père.

Vois si ces dangers sont vains...

On voit briller du fer partout dans les ravins...

Mais, je dois... il s'agit du salut de la ville.

Bonne mère! c'est moi qu'on envoie à Séville.

DONA MARIA.

Ah!

DON PÈDRE.

C'est pour demander des secours?

DONA MARIA.

Et c'est toi...

Qui remplis ce message?

DON PÈDRE.

Urgent...

DONA MARIA.

Auprès du roi?...

Où.

DON PÈDRE.

D'autres demandaient à faire ce voyage,

Pourquoi donc te choisir?

DON PÈDRE.

A cause de mon âge...

Le plus jeune est toujours le meilleur messager.

DONA MARIA.

Crois-tu que ce voyage offre quelque danger?

DON PÈDRE.

Non, les chemins sont sûrs dans ce coin de l'Espagne.

DONA MARIA.

Rien ne peut l'arrêter, alors je l'accompagne.

DON PÈDRE.

Impossible!... un serment que vient de me lier

M'oblige à partir seul...

DONA MARIA.

Serment de chevalier!

A elle-même.

Je me résigne alors... Les douleurs maternelles

Méritaient d'avoir un paradis pour elles!

La terre est sans pitié! que Dieu soit avec nous!

DON PÈDRE.

Oh! pouvez-vous douter de mon amour pour vous?

DONA MARIA.

Non, je n'en doute pas, oui, je le sais, tu m'aimes.

Mais qu'importe! mon fils; les douleurs sont les mêmes!

L'amour nous est cruel comme la haine; ainsi

Notre sort rigoureux n'est jamais adouci!...

Quand tu pars, suis-tu bien tous les maux que j'endure?

Il me semble que tout s'éteint dans la nature?

En me levant, je trouve à mon premier coup d'œil

L'Andalousie en pleurs et le soleil en deuil;

Et je me dis alors, dans ma tristesse amère,

Pauvre l'âme d'un fils est l'âme de sa mère.

Comment vivre, il n'est plus assis à mon côté!

Hélas! l'âme est partie, et le corps est resté!

Il faut que je te parle... attends encore... écoute...

Ah! tu ne sais pas bien ce qu'un départ me coûte!...

Quand, après le berceau, tu fis tes premiers pas

D'enfant, un anneau que tu ne vivras pas;

Tous les vœux semblaient dire, oh! pauvre fleur qui tombe!

En naissant! le berceau va lui servir de tombe!

Et moi je répondais tout bas: Je l'aime tant!

Je mettais tant de soins sur elle, à tout instant,

Que sur ce teint pâle j'allumais la flamme,

Que dans ce cœur mourant j'infusais mon âme!

Et tu ressuscites! la prophétie est tort!

Oh! l'amour d'une mère épouvante la mort!

Puis, tes nobles instincts ont trahi ma tendresse;

Les batailles, voilà ce qui les intéresse!

Lorsqu'on te racontait ce que tes fiers aïeux

Ont accompli de grand, je lisais dans tes yeux

Le terrible avenir que le sort me destine;

Un frisson agitant cette main enfantine,

Elle cherchait déjà l'épée, un menaçant

L'horizon de Grenade où règne le croissant !
Et je disais alors : Cette fleur préservée
De la mort, en naissant, je l'aurais donc sauvée
Pour la voir expirer plus tard, quand vient le jour
Où l'âge d'une mère augmente son amour !

DON PEDRE, *entraîne.*

Ces souvenirs sont doux... mais pour ce long voyage
J'ai besoin de ma force et de tout mon courage ;
Ne m'affaiblissez pas... je veux, en vous quittant,
Ne pas vous voir si triste... et je pars plus content.

DONA MARIA.

Au moins, à ton départ, donne-moi l'espérance
De te revoir bientôt... n'est-ce pas ?

DON PEDRE.

Mon absence
Peut-être sera longue... on ne sait, j'aime mieux
Ne rien fixer... Toujours des larmes dans vos yeux !
Cela m'accable !

DONA MARIA.

Eh bien ! non, je suis consolée...
C'est le premier moment, vois-tu, qui m'a troublée...
Il le faut ! Mon vœux te retient ! oh non !
Je t'aime, j'aime aussi la gloire de ton nom.
J'ai bien compris ton cœur, je fais ce qu'il désire ;
Je veux que mon adieu soit doré d'une souris,
Cela te vaudra fort, cher fils... Ah ! tu le vois,
La raison dans le cœur conserve encore sa voix,
Tôt ou tard le retour est une chose sûre,
Car tu vas à Séville et cela me rassure ;
La joie est à la cour, on y passe gaîment
La vie, et l'Alcazar est un séjour charmant !
Oh ! je le vois d'ici nos belles Andalouses !
Comme de dona Sol elles seront jalouses !
Voilà le seul danger que mon fils va courir,
Mais celui-là, je l'aime, il ne fait pas mourir !

DON PEDRE, à part.

Mon Dieu !

DONA MARIA.

Prends cette croix, une relique chère,
Et qui porte bonheur... je la tiens de ma mère...
Tu la regarderas souvent avec ferveur...
Cette croix a touché le linceul du Sauveur...

DON PEDRE, à part.

Sortons, mon cœur se brise...

DONA MARIA.

Oh ! reste encore ?

DON PEDRE.

J'espère

Vous revoir.

DONA MARIA.

Et bientôt ?

DON PEDRE.

Où, je vais chez mon père

Lui faire mes adieux... c'est mon premier devoir.

DONA MARIA.

Mais reviens au instant, je veux encore te voir !

DON PEDRE.

Oui, je vous le promets...

SCÈNE X.

DONA MARIA. Elle paraît frappée de la tristesse de son fils,
et le suit des yeux.

Rien ne trompe une mère !
Il emporte un secret ! Quel lugubre mystère
M'enlure, et me fait lire au suprême moment
Les livides clartés de mon pressentiment !

SCÈNE XI.

DONA MARIA, JOSE.

DONA MARIA.

Ah José !... lui sait tout... il faut qu'il parle... Écoute...

José... délivre-moi du plus horrible doute...

JOSE, à part.

Me voilà prêt !

DONA MARIA.

Dis-moi, parle... tu sais trop bien

Où va mon fils...

JOSE, *hésitant.*

Je sais...

DONA MARIA.

Réponds.

JOSE.

Je ne sais rien...

Que puis-je dire alors ? dans le fond de mon âme,
Je n'ai rien en réserve. Oh ! croyez-moi, Madame,
Croyez ce que je dis !

DONA MARIA.

Tu le fais ignorant

Pour me tromper. Dis-moi si don Pedro se rend
À Séville.

JOSE, *ébranlé.*

À Séville, oui ; même tout de suite...

À part.

Bon ? elle ne sait rien !

Haut.

Vous êtes bien instruit.

DONA MARIA.

Qu'y va-t-il faire ?

JOSE.

Il va prendre un peu de loisir,
À Séville ; il est jeune, il aime le plaisir ;
Le voyage est charmant...

DONA MARIA.

Tu me trompes encore.

JOSE.

S'il a quelque projet plus grave, je l'ignore.

DONA MARIA.

Tu ne l'ignores point ; il se confie à toi...

Il va pour demander...

JOSE.

Où, des secours au roi...
Vous le saviez, madame, et j'ai su le comprendre ;
À ceux qui savent tout on ne peut rien apprendre.

À part.

Esquivons-nous.

Femme morte.

DONA MARIA, *étant ouvert le livre de l'Évangile
placé sur le prie-dieu.*

JOSE.

JOSE.

Madame...

DONA MARIA.

Un seul instant.

JOSE, à part.

C'est trop ; je suis à bout de ruse...

Haut.

Oh ! attend,

Un message à porter...

DONA MARIA.

Je puis être tranquille,

N'est-ce pas ?

JOSE.

Oui, madame.

DONA MARIA.

Il se rend à Séville,

Mon fils ?

JOSE.

Oui.

DONA MARIA, *montrant le prie-dieu.*

L'Évangile est là tout préparé ;

Jure, fais un serment...

JOSE.

Madame !... j'ai juré

De ne jamais jurer !

DONA MARIA, *se désolant.*

O ma sainte patronne,
Éclairez d'un rayon la nuit qui m'environne !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ALIATAR.

ALIATAR.

Ma mère ! Ah ! la voici !

JOSE, *bas à Aliatar.*

Message de malheur,

Retire-toi, respecte une sainte douleur.

DONA MARIA.

Un Africain ?

JOSE, à Aliatar.

Sortons.

DONA MARIA.

Restez ! Que ce mystère

S'éclaircisse à la fin !

JOSÉ, à part.
Oh ! pousse-tu so taire !
ALIATAR.

Sachez...

JOSÉ, à deux Maria.
Au nom du ciel ! dites-lui de sortir :
Les Arabes toujours ne savent que mentir,
Et c'est un imposteur comme son faux prophète.

DONA MARIA, l'interrompant avec autorité.
Tais-toi !

ALIATAR.
Je veux vous rendre un fils ; rien ne m'arrête.

DONA MARIA.
Mon fils est en péril ?

ALIATAR.
Oui.

DONA MARIA.
Tu me fais trembler !

JOSÉ, bas à Aliatar.
N'acheve pas !

ALIATAR.
Il est prisonnier de l'émir.
Il retourne à son camp.

JOSÉ, vivement.
Mais de son esclavage
On peut le délivrer... Sur un voisin rivage...
Il va...

ALIATAR.
De votre fils on vous cache le sort ;
Dans le camp de l'émir s'il retourne, il est mort.

DONA MARIA, jettant ses bras.
Ah !...
JOSÉ, à Aliatar.
Tiens ! tiens ! vois le coup de ta langue damnée !

DONA MARIA.
Qui le force à partir d'ici !

ALIATAR.
La foi donnée...

DONA MARIA.
C'est un mot.

Et son père.

DONA MARIA.
Ah ! mon Dieu, c'est trop fort :
Gusman veut envoyer son enfant à la mort !
Non, cette fois tu mens et tu le calomnies.

ALIATAR.
L'honneur...

DONA MARIA, à elle-même.
Il faut subir toutes les agonies
Pour mourir une fois !... L'honneur... que disais-tu ?
L'honneur est bien souvent une atroce vertu...
Parole, honneur, devoir, trois grands mots, trois chimères !
On tue avec l'honneur les enfants et les mères !
Avec ces trois grands mots, par la gloire couverts,
En immense sépulture on change l'univers.

ALIATAR.
Madame, l'heure sonne !...

DONA MARIA.
Oh ! je deviendrais folle.

C'est vous qui l'emenez au camp ?

ALIATAR.
J'ai sa parole,

Mais Gusman peut encore le retenir ici.

DONA MARIA.
Gusman ?

ALIATAR.
Faites fléchir sa volonté.

DONA MARIA.
Merci.
Oh ! je le retiendrais ! je vous demande une heure ;
Tout s'incline devant une mère qui pleure ;
Gusman me cédera ; mais si tous mes efforts
Échouaient, je descendrais cet escalier, je sors,
L'appelle à mon secours tous les chrétiens, mes frères,
Je fais une alliance avec toutes les mères,
Et toutes sous l'appui de Dieu qui nous défend,
Nous irons à son père arracher son enfant !

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALIATAR, seul.

Ma mère ne peut rien obtenir ; sa tendresse
Vient de tout épouser... en vain elle s'adresse
Au cœur de son mari... Gusman n'écoute rien,
Et par malheur le fils lui ressemble trop bien ;
Infatigables tous deux !... Il me reste une idée...

Apprenant tout.
Ah ! José !

SCÈNE II.

ALIATAR, JOSÉ, puis DON RAFAEL.

JOSÉ.
Par un page elle sera guidée
Jusqu'ici...

ALIATAR.
C'est très-bien.
JOSÉ.
Toujours secrètement.

ALIATAR.
Et tu l'introduiras quand viendra le moment.

JOSÉ.
Mais quel est ton dessein ?

ALIATAR.
Tu le sauras
JOSÉ.

N'importe !
Moi, j'ai le mien aussi... L'histoire nous rapporte
Un fait qui me revient en mémoire. Un beau jour,
Compostelle fut prise, et l'émir Al-Manzour
Le vainqueur, emporta les cloches des églises.
À Cordoue... Eh ! bien ! donc, quand elles furent mises
Dans la grande mesquée, un fait plus étonnant
Arriva ; l'autre roi, le saint roi Ferdinand,
Inclinons-nous devant sa mémoire immortelle,
Plaignant les clochers vœux, partit de Compostelle
Et nous fit rapporter pour nos amusements,
Les cloches sur le dos des captifs musulmans.
Bien ! Emmenez don Pedro à votre camp sur l'heure ;
Il a juré... mais moi, je ne veux pas qu'il meure ;
Moi, je n'ai rien juré ; moi je n'ai rien promis ;
Je connais le chemin du camp des ennemis,
Je crains l'oisiveté, mes mains sont toujours prêtes
À labourer des chairs, à fracasser des têtes ;
J'ai des amis qui n'ont jamais fait de serments,
Nous suivrons tous don Pedro, et sur les musulmans
Nous tombons comme un vol de tigres en cuirasse,
Et nous exterminons l'infidèle, l'émir, sa race.
Tout ! Et don Pedro pris et repris, nous rentrons,
Ne laissons que néant et mort aux environs ;
Et si l'on veut savoir qui, dans cette journée,
Vois, sous tes yeux, la parole donnée,
Prends le ciel à témoin, et soutiens hautement
Que don Pedro a pu vivre et garder son serment.

ALIATAR.
Mais si tu fais cela, tu perds ton jeune maître,
N'en doute pas, chrétien, j'ose le te promettre,
So-tu tomberait aussitôt ; il est le temps
De trouver un moyen plus sûr... et je l'attends.

JOSÉ.
Les bons moyens toujours sont ceux que je découvre ;
C'est mon avis, voici l'autre moyen : qu'on ouvre
La porte de la ville, et large à deux battants,
Qu'on livre Tarif son serrez tes contents,
N'est-ce pas ? nous aussi mais j'enrage ma tête,
Et j'en fais décorer le tombeau du Prophète,
Si le troisième jour, nous n'avons pas repris
Cette ville ; est-ce clair ? voyons, as-tu compris ?

ALIATAR.
Tu connais mal Gusman... mon idée est meilleure,
Et voici ce que j'ai résolu tout à l'heure...

DON RAFAEL, dehors.
C'est elle ! on l'a conduite en secret jusqu'ici.

ALIATAR.
L'enfant suit mon conseil, mon plan a réussi.

A Rufati.
Qu'elle vienne!

A José.
Préviens don Pédre.
JOSÉ.

Je vous jure
Qu'avec mon seul moyen la réussite est sûre.
Mais essayons toujours le vôtre cette fois.

*Don Sol entre lentement et garde une immobilité de statue.
On lui a conduit par des Rufati qui entre chez Gusman.*

SCÈNE III.

ALIATAR, DONA SOL.

ALIATAR.
Votre père a suivi mon conseil, et je vois
O belle dona Sol, que rien ne vous arrête
Quand il s'agit du bien de tous.

DONA SOL.

Oui, je suis prête.

ALIATAR.
Don Pédre, on vous l'a dit...

DONA SOL.

Oui, je connais son sort.

ALIATAR.
S'il rentre dans le camp de l'émir, il est mort!

DONA SOL.

Je le sais.

ALIATAR.

Son salut repose sur lui-même;
Il veut partir, braver la mort; mais il vous aime,
Et votre seule voix peut arrêter ses pas;
A vous seule son cœur ne résistera pas.
Le voici.

Il sort.

SCÈNE IV.

DON PEDRE, DONA SOL.

DON PEDRE.

Dona Sol! c'est le Dieu que j'adore,
Qui me fait le bonheur de vous revoir encore!
DONA SOL, toujours dans son immobilité de statue.
C'est l'ordre de mon père.

DON PEDRE.

A ce nom je frémis.
Votre père! il se ligue avec nos ennemis!
Se repent-il enfin? dites... veut-il nous rendre
Le bonheur à tous deux? que venez-vous m'apprendre?

DONA SOL.

Il veut m'unir à vous...

DON PEDRE.

Ciel! ai-je bien compris!

DONA SOL.

Aujourd'hui...

DON PEDRE.

Se peut-il?

DONA SOL.

Savez-vous à quel prix?

DON PEDRE.

Non, dites...

DONA SOL.

Trahissez.

DON PEDRE.

Moi, trahir!

DONA SOL, frémissement.

Oui... Vous êtes

Maître de cette ville, et les troupes sont prêtes
A marcher avec vous... Que Turde demain
Sait à mon père, et lui vos accords ma main.

DON PEDRE, le regardant au moment où il sort.
Dona Sol! est-ce un piège affreux qu'on vient me tendre!
Qui donc a prononcé ce que je viens d'entendre!
Est-ce vous?... Si c'est vous, je n'ai rien entendu.

DONA SOL, s'animant.

Moi, don Pédre, pour vous? m'a déjà répondu.

DON PEDRE.

Quoi?

DONA SOL.

Que vous êtes prêt à mourir!

DON PEDRE.

Ah! tu m'aimes!

Où, ta voix est l'écho des saints martyrs eux-mêmes!
Oui, ton cœur, c'est le mien; je le reconnais là:
Il a toujours compris lorsque le mien parla.

DONA SOL, s'animant.

Où, nos cœurs sont unis, le même coup les blesse.
On a cru que j'allais tenter votre faiblesse;
Vous conseiller la honte avec la trahison;
Vous forcer à tenir votre jeune blason!
Par la peur de la mort, si votre âme abaisse
Sucombe devant moi, c'est ma main qui vous tue;
La honte, c'est la mort; la vertu qui se rend
C'est la mort. Je vous tue en vous désolant!

DON PEDRE, s'animant.

Bien soit le secours qui me vient d'une femme!
On est aisément fort si l'un craint d'être infâme
Devant celle qu'on aime! Oui, je te donnerai
Bien plus qu'un traitre heureux... un cadavre honoré!

DONA SOL.

La mort avec l'honneur, c'est ce que je préfère;
Écoute dona Sol verra ce qu'il faut faire...

DON PEDRE.

Tu mourir de ma mort!... Tu vivras! je le veux!
Revenir en toi, voilà le dernier de mes vœux!
Je vivrai, si toujours ma dernière pensée
Répète dans ton cœur, où, mon cœur l'a laissée;
Si dans ce front si pur, que rien ne peut ternir,
Reste de notre amour l'éternel souvenir,
Si devant mon tombeau, comme un saint héritage,
Entre le ciel et toi mon âme se partage!

DONA SOL.

O mon père! c'est vous qui faites nos douleurs!
Votre orgueil m'a trompée. Il me montrait les fleurs
De ce chemin si doux qui commençait ma vie;
A votre ambition, pauvre esclave asservie,
Je marchais en riant vers l'abîme, sans voir
Le dernier coup de mort que j'allais recevoir!
Ce coup c'est votre main, mon père qui le donne!
Devant vous je m'incline, et que Dieu vous pardonne!

DON PEDRE.

Pourtant, il était doux de vivre et d'être aimé
Sous mon ciel espagnol, dans cet air embourbé
Au bord de cette mer, lorsque les nuits sans voiles
Ont deux firmaments d'or resplendissants d'étoiles!
Quelle vresse suave eût ravi chaque instant!
Il fallait fuir tous deux, dona Sol, emportant
Les seuls trésors divins, les seuls que je connaissais.
Sur cette terre en deuil l'amour et la jeunesse,
Que Dieu couvrait de tant de parfums et de miel
Pour montrer sa puissance et faire croire au ciel!

DONA SOL.

Si Dieu t'inspire ainsi, c'est qu'il veut que tu vires!
Fais... La terre a ses bois et la mer a ses rives:
Des ailes partout à tes pas sont offerts!
Rien ne t'enchaîne ici, tes pieds n'ont point de fers;
Fuis, pars; ressuscite à tes dernières heures!
Entends-tu, dona Sol ne veut pas que tu meures;
Oh! la vie est trop belle! oui, c'est toi qui le dis;
On t'impose la mort: moi, je le t'interdis!

DON PEDRE, avec mélancolie.

Dona Sol! dona Sol! lorsque, dans la tempête,
Le marinier périt, il élève la tête
Un instant sur les eaux et donne, avant sa mort,
Un suprême regard à l'horizon du port.
Voilà ce que j'ai fait à l'heure du naufrage.
Donna Sol, ne viens pas amoindrir mon courage;
Rappelle-toi plutôt tes premiers sentiments;
Ils seront mes soutiens à mes derniers moments.

DONA SOL, résignée.

Obéis à l'honneur... de toi je serai digne;
Ta volonté fait loi, la mienne se résigne...
Voici ce que je garde à mon dernier adieu...
Noble fils de Gusman, prends ma main... Devant Dieu,
Je suis ta femme...

DON PEDRE.

Oh! sans, entre toutes, bénie,
Main qui descends du ciel! main à la mienne unie!
Veuve sans être épouse. Oh! souviens-toi toujours
De l'hymen du tombeau!

DONA SOL.

Jusqu'à mes derniers jours!

SCÈNE V.

LES MÈRES, DON RAFAEL.

DON RAFAEL.

Votre mère vous cherche, elle vient...

DONA EUL, à des Pères.

Dans ce monde

Je ne trouvais plus de voix qui me répond.

DON PÈRE.

Le ciel te répondra!

DONA SOL.

Si tu ne me vois plus,

Attends-moi dans ce ciel, où Dieu met ses élus!

Eile s'élance, des Rafael se suit.

SCÈNE VI.

DON PÈRE SEUL, PUIS DONA MARIA.

DON PÈRE.

Dons Sol!... Oh! je suis de cette lutte horrible
Triomphant, mais blessé... Voici la nuit terrible!
Ma mère!... O mon Dieu! toi qui donnes la vertu,
Soutiens-moi!... Je suis las, car j'ai trop combattu.

DONA MARIA, entrant.

Mon fils! mon fils!... Voici l'heure où l'on désespère
De soi, du ciel, de tout... Je te quitte... ton père...
Je lui donne le nom pour la dernière fois!
Ton père, il est resté sourd, comme si ma voix,
Si mon cœur lui parlait une langue inconnue.
Il ne te reste donc que moi; je suis venue
Alors pour te garder... Seule de tous les tiens
Je te protège... Et puis, mon fils, tu m'appartiens!
Il ne faut point sortir de mes bras, je t'en prie!
Qui, le devoir, c'est toi l'honneur, toi! la pitié.
Toujours toi! hors de toi, rien n'est grand, rien n'est beau.
Pour moi, rien n'est vivant : le monde est un tombeau.

DON PÈRE.

Saves-vous... qu'on demande, on veut... que Gusman l'iro

DONA MARIA.

Je ne veux rien savoir, je veux qu'en laisse vivre

Mon fils...

DON PÈRE.

Que dirait-on?...

DONA MARIA.

Que dirait-on? Voilà

Leur phrase! Ils ont tout dit quand ils ont dit cela!
Il faut mourir pour plaire à des Sarrasins; oui, nous sommes
Obligés de servir tous les ingrats! Les hommes
Ne feraient rien pour toi dans un jour malheureux,
Pourquoi donc ferais-tu quelque chose pour eux?
Regarde, mon enfant! ma paupère est brisée;
Mais la source des pleurs n'est pas encore tarie:
Ma douleur a besoin de repos... Oui, cessez
De vous réunir tous contre moi!... C'est assez!
Je ne veux plus souffrir!... Dans mes yeux tu peux lire
L'épuisement du cœur : les rayons du sourire
Sont rares sur mon front, rares sont mes beaux jours;
Mais les pleurs! Oh! les pleurs, j'en trouverai toujours!

DON PÈRE.

Dans tous les souvenirs et toutes les histoires,
Ma mère, les grande sont données les grandes gloires
Et les grandes douleurs...

DONA MARIA.

Douleurs, gloires et noms,
Tous bien tristes présents : nous les abandonnons!...
Viens, mon fils, je connais une sierra velue
Par les eaux et les bois, une ombre velue
Interdite au soleil, vierge de pas humains.
Aucun de tes bourreaux ne sait par quels chemins
On monte à ce désert, où les anachorètes
Offrent aux malheureux de tranquilles retraites :
Je te conduirai là; cette nuit nous suivrons
Les étoiles du nord, et tous deux nous vivrons
Des demain, oubliés d'un monde qui ne donne
Le bonheur et la paix qu'à ceux qu'il abandonne.
Les hommes t'ont proscrit, vite éloignons-nous d'eux,
Vite proscrivons-les, la terre est à nous deux!

DON PÈRE.

J'ai donné ma parole...

DONA MARIA.

Oh! quel mot il prononce!

Mon fils, c'est de ton cœur que j'attends la réponse,

Et non de ton orgueil! Dans tout cet entretien
J'ai retrouvé le cœur de Gusman, non le tien!
Oui, c'est son fol orgueil qui parle par ta bouche;
Ils sent du même roc tous deux; rien ne les touche;
Leur cruauté s'acharne et va toujours croissant;
Quand ils ont bu mes pleurs, ils demandent mon sang!
Vous l'aurez!

DON PÈRE.

O ma mère!

DONA MARIA.

Est-ce à moi qu'il s'adresse?

Ce nom, ce nom sacré, ce doux nom de tendresse?
Moi, ta mère! je suis une étrangère; va
Chercher la folle mort que ton orgueil rêvait;
Et moi je vais mourir tristement renommée
Pour trop aimer un fils qui ne m'a pas aimée!

DON PÈRE.

Ayez pitié de moi!... Brisons cet entretien!
Je me sens défaillir!... Oh! n'ajoutez plus rien!

DONA MARIA.

Mais je ne puis plus rien ajouter, il me semble...
La mort va te frapper... et nous mourrons ensemble!
Toi, ce soir dans la tombe... et demain j'y serai,
Moi, ta mère... Adieu donc, mon fils...

DON PÈRE.

Je resterais!

Je resterais!

DONA MARIA.

Que Dieu soit béni!

DON PÈRE.

Parlons vite...

A part.

J'ai peur du repentir!

DONA MARIA, avec exaltation.

La mère ressuscite

Avec son fils! et Dieu le récompensera.
Ce fils de mon amour, mon sauveur! Il sera
La joie et le bonheur de ma nouvelle vie!
Le ciel même a présent n'a plus rien que j'envis,
J'ai reconnu mon fils, celui que j'aime tant!
Et toi, réponds, aussi tu dois être content,
N'est-ce pas? Cette joie à la mère est due;
Je t'ai donné la vie et tu me l'es rendue!

DON PÈRE, à la sœur.

Je ne vois qu'une plus...

DONA MARIA.

Oui, mes pas sur tes pas.

Toujours!

DON PÈRE, s'avançant Gusman.

Mon père!

SCÈNE VII.

LES MÈRES, GUSMAN.

GUSMAN, à des Pères.

Écoute...

DONA MARIA, prenant le bras de son fils.

Il ne me quitte pas!

GUSMAN, à deux Mères avec calme et douceur.

Écoute, Maria... Jusqu'au bout je veux être
Fidèle à ma parole, et j'envoie une lettre
À l'emir; c'est José qui la lui remettra.
L'emir est sage et juste, et quand il connaîtra
Tout ce que près de moi, sur la terre d'Afrique,
Mon jeune fils a fait de grand et d'héroïque,
Pour le prince Al-Mantzour, il n'osera jamais
Accomplir sa menace; oui, je te le promets...

DONA MARIA.

Moi, jouer mon bonheur sur cette folle chance!
L'emir trop fois éni dipe de l'espérance;
Puisque vous écrivez, dites à l'assassin
De venir arracher votre enfant de mon sein!

GUSMAN.

Femme, tu lui de Dieu, tu lui de la Castille,
Deux saintes lois, me font le chef de la famille.
Le chef suprême, et nul, pas même vous, ne doit
De mon autorité méconnaître le droit.

GUSMAN, en fin.

Mon bonheur, c'est le mien, j'en suis dépositaire.
J'en suis jege moi seul. Bien souvent j'ai fait taire
Mon droit devant le cri de vos justes douleurs;
Bien souvent ma tendresse a respecté vos pleurs;
Mais il est des moments si solennels, madame,
Que nous avons besoin de recueillir notre âme.

Et d'imposer silence à tout, afin de voir
Dans une obscure nuit le chemin du devoir !...
Laissez-nous un moment.

DONA MARIA.

Nen, sans vous faire injure,

Je reste pour veiller sur mon fils...

GUSMAN.

Je te jure

Que tu le trouveras encore près de moi.

DONA MARIA.

Il ne partirait pas sans me voir ?

GUSMAN.

Sur ma foi !

DONA MARIA, à part.

Dieu m'inspire un projet ;

A Gusman.

Je sois, et je suis sûr

De retrouver mon fils. Tu m'as dit : Je te jure !

Je crois à ton serment.

SCÈNE VIII.

GUSMAN, DON PÈDRE.

GUSMAN, à ses fils.

Approche donc. Pourquoi

Dans un moment pareil t'éloignes-tu de moi,
Lorsque tu vas partir, et lorsque ton oreille
Doit s'ouvrir de plus près à la voix qui conseille ?

DON PÈDRE.

Mon père...

GUSMAN.

Donne-moi ta main... Oh ! je la sens
Trembler ; mon fils ! je vois le trouble dans tes sens,
La pâleur de ton front !... Qu'est-elle devenue
Cette vertu guerrière autrefois si connue ?
Une barre de honte a flétri mon blason !
La peur, l'infamie pour entre dans ma maison !

DON PÈDRE.

Un lâche ! votre fils !... Un instant de faiblesse
M'est bien permis ; voilà ma mère que je laisse
Dans les pleurs.

GUSMAN.

J'ai compris ! Tu viens en ce moment,

Par ta mère vaincu, de trahir ton serment !
Une mère est bien forte, oui, lorsqu'elle s'adresse
À son fils, dans l'élan de toute sa tendresse,
Je le sais... Mais, dis-moi, le serais-tu permis,
Dans un combat, de fuir devant les ennemis,
Si sur le champ de mort par son douleur conduite
Ta mère lâchement te conseillait la fuite ?
Tu te tais ! Tu réponds, car tes nobles instincts
Affaiblis un moment ne sont jamais éteints !
Le pied à terre, non le cœur. Tu dois être
Fidèle à ton devoir sacré, comme le prêtre
À son autel, et rien ne doit être écouté
Dans les profanes bruits perdus à ton côté.
L'honneur, vois-tu, c'est Dieu ! S'il parle, on fait silence,
On obéit... Mon fils, j'ai mis dans la balance,
D'un côté, mon amour pour toi, la mère en pleurs,
Sacrament sous le poids de trop justes douleurs ;
Ton sang qui va couler de mes veines couvertes,
Enfin, tout ce qu'un jour va me coûter de pertes ;
De l'autre, la patrie ! inexorable voix.
Tes rêves rayonnent des vertus d'autrefois ;
La parole demande aux ennemis, la tiens.
Les périls de l'Espagne et de la foi chrétienne ;
Et plus que tout cela... cet outrage souffert,
Cet outrage récent dont le roi m'a couvert,
Et je n'hésite plus ! Tu connais ta devise,
Honneur de ton blason ; elle te fut transmise.
Mon fils, chacun de nous la reçoit en naissant
Des mains de Dieu : LE ROI PÈRE PLUS QUE LE SANG !

DON PÈDRE.

Oh ! parlez-moi, mon père ! oui, ma vertu s'enflamme
À vos nobles accents ! vous retrempez mon âme !

GUSMAN.

Et pourtant, tout espoir n'est pas encore perdu ;
Oui, j'ai foi dans l'émir ; j'attends ce qui m'est dû
Pour mon sang prodigé dans leur cause en Afrique ;
Mais le meilleur espoir est toujours chimérique
Quand on attend le bien ; le mal plus averti
Arrive sur la terre et frappe rarement ;
Donc, s'il s'évaouait, cet espoir que j'embrasse,

S'il faut mourir, mon fils, meurs digne de ta race ;
Ta gloire, après la mort, partout va retentir ;
Meurs trois fois : meurs chrétien, chevalier et martyr !

DON PÈDRE, serrant la main de son fils.

Oh ! c'est vous maintenant qui tremblez, venez !

GUSMAN.

Silence !..

Voilà pourtant de nous, oui, voilà ce qu'on pense !...
Nous n'avons rien d'humain ; par quel nous dansons
Le sang de nos enfants pour illustrer nos noms !
Oui, je tremble, mon fils, et Gusman je me nomme ;
Le héros est toujours l'enveloppe de l'homme ;
Notre cœur saigne aussi, par la blessure ouverte
On ne voit pas le sang, l'armure la couverte !...
Devant ta mère encore, à cette terrible heure,
Je débats avec soin ma plaie intérieure,
Et quand elle me croit froidement oisieux,
Toute mon âme pleure et sans mouiller mes yeux.

DON PÈDRE.

Oh ! ces touchants secrets qui à tous vous voulez taire,
J'en suis le confident et le dépositaire.
Quelle gloire pour moi !

GUSMAN.

Mon fils, parle plus bas !..

Le courage qui brille au soleil des combats,
C'est la vertu de tous ; vertu des nobles races ;
Mais il est des combats où le fer des cuirasses
Est inutile au cœur, et le courage aussi ;
C'est en de ces assauts que je soutiens ici,
Oh ! qu'il serait aisé, mon fils, de toujours vivre
Dans l'air de la bataille, où le soleil enivre,
Où le noble triomphe appartient au plus fort !
Où la gloire est partout, dans la vie et la mort !
Mais l'homme ne fait pas toujours ce qu'il envie :
Dieu nous donna deux biens, deux, l'honneur et la vie !
La vie, on la perd, on la prend à deux mains,
Par l'ambuscade, on la jette aux buissons des chemins ;
Mais l'honneur, on le garde, on en est économe,
Car c'est le seul trésor qu'à Dieu doit rendre l'homme,
Et devant la rigueur du cèdre héritier
Ce trésor est perdu, s'il n'est pas tout entier !
Maintenant, que ce jour soit fatal ou prospère,
L'honneur te dit : Pars ; oui, pars, ajoute ton père.
Mon qui contents sans bris par un dernier effort,
Et crains de t'arrêter sur ton chemin de mort !

DON PÈDRE.

Je pars, et votre voix, mon père, m'accompagne,
Où, je saurai mourir pour vous, pour notre Espagne,
Et pour le roi, malgré son outrage récent ;
Plus de retard ! le roi perse plus que le sang !

GUSMAN, l'embrassant.

Viens, mon fils !

DON PÈDRE.

Ce baiser est un baume céleste.

GUSMAN.

Je te bénis, don Pedre, et Dieu fera le reste !

DON PÈDRE.

Que vois-je ! vous pleurez ?

GUSMAN.

Nous sommes seuls !

DON PÈDRE.

Comment !

GUSMAN.

Laisse-moi le bonheur d'être père un moment !

On croit au bonheur des autres des années.

Quelle est cette rumeur ?

SCÈNE IX.

LES NÈMES, DONA MARIA.

DONA MARIA.

Je suis encore aimée !

Quand on ne m'aime plus ici !... Toute l'armée,
Tout le peuple ! ils sont là !... Regardez... les voici !...
Ils viennent demander qu'on soit humain ici !
Les mères sont pour moi. C'est une ville entière,
La noble Tarifa, l'héroïque frontière,
Qui s'indigne, se lève en masse, et vous défend
De livrer aux bourreaux des Pedre, mon enfant !

GUSMAN, à dona Maria.

Mais vous nous perdez tous !... On va croire à Séville
Que j'ai fait insurger contre moi cette ville

Pour délivrer mon fils, qu'un peuple s'est levé
Pour...

DONA MARIA.
Que m'importe à moi, pourvu qu'il soit sauvé!

SCÈNE X.

LES MÈRES, JOSÉ, PEUPLE, SOLDATS,
ALIATAR.

DONA MARIA.

Voyez!

JOSÉ.

Vive don Pedro!

LES SOLDATS.

On se vent pas qu'il meure!

ALIATAR, à Gusman.

Je viens chercher ton fils.

GUSMAN.

Il l'attend.

ALIATAR.

Voici l'heure.

DONA MARIA, aux soldats.

Mais parlez donc... José!

JOSÉ.

Monsieur, on voudrait...

GUSMAN.

Tu dois porter ma lettre à l'émir. Es-tu prêt?

Qui l'arrête? As-tu peur?

JOSÉ.

Moi! peur! Mais il me semble
Que la peur et José ne marchent pas ensemble.

DONA MARIA.

Il veut que mon fils reste.

Aux soldats.

Et vous tous?

LES SOLDATS.

Nous aussi.

GUSMAN.

Par le sang du vrai Dieu! qui donc commande ici?

JOSÉ.

Monsieur...

GUSMAN.

Taisez-vous!... La faute que j'ignore,
Dans ma bonté, je puis la pardonner encore;
Mais n'ajoutez plus rien... plus un seul mot... Sortez!

JOSÉ.

Nous vous obéissons.

DONA MARIA.

Oh! les lâches!... Restez!

Vous tiendrez, n'est-ce pas, la parole donnée,

Mes amis? Si par vous j'étais abandonnée,

Vos mains et vos serments, toutes, je le prédic,

Toutes vous maudiront comme je vous maudis!

LES SOLDATS, s'éloignant.

Il ne partira pas!

GUSMAN.

Devant l'envoyé moro

On veut que mon fils reste et qu'il se déshonore!

Eh bien donc! je me livre à sa place.

A Aliatar.

Je suis

Ton prisonnier.

DON PEDRE, venant.

Je pars, mon père!

A Aliatar.

Je le suis.

A sa mère.

C'est sacré, voyez-vous, la parole jurée!

GUSMAN, à José.

Cette lettre...

JOSÉ.

A l'émir?

GUSMAN.

Oui

DON PEDRE.

Ma mère adorée,

Adieu!

DONA MARIA.

Mon fils! mon fils!

DON PEDRE.

Adieu!

JOSÉ.

Gardez l'espoir!

GUSMAN.

Dieu, fais ta volonté; moi j'ai fait mon devoir!

ACTE CINQUIÈME

Le théâtre représente une partie des fortifications de Tarrife. — Une troupe conduit un moro couronné de fleurs; à gauche, à l'avant-scène, une croix de fer sur un pilier avec degrés de pierre. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSMAN, sur le rempart.

José ne revient pas;... au pied du rempart sombre,
Je ne vois rien, pas même un espoir dans un ombre!
Ces feux lointains semés dans la plaine, voilà
Ce que mes yeux toujours cherchent... Mon fils est là,
Prisonnier de l'émir, et rien, rien ne m'arrive;
Aucun bruit;... l'Océan parle seul à sa rive.

Il descend du rempart.

Qui peut le retear?... Il faut si peu de temps,
Si peu, pour rapporter la lettre que j'attends.

Oh! quelle horrible nuit, plus longue que ma vie!
Et de quel lendemain sera-t-elle suivie?

Que répondra l'émir? Oublieux de son nom,
Vendra-t-il se souiller d'un crime affreux? Oh! non,

Non, ce n'est pas possible, et ma raison s'égare,
Mon fils ne mourra pas. — Si la main d'un barbare

Se levait, Dieu lui-même enverrait, je le sens,
Son sang d'un sauveur des innocents!

Enfin, le jour paraît!... mais de lugubres teintes
Remplacent dans le ciel les étoiles éteintes;

Tout l'horizon est rouge et sanglant!... On dirait
Qu'à l'aurore le jour dit déjà son secret.

Oh! toutes mes terreurs et mes songes funèbres
Reviennent à la fois! j'ai maux, maux les ténèbres.

Je redoute le jour, je crains ce qu'il promet.
La nuit c'était le calme et le bonheur dormant.

Le soleil va trahir la pâlour que je cache
Dans l'ombre de la nuit, comme brant la lièche,

Et devant tous je crains de montrer en passant,
Si le masque se brise, un héros absent.

Un bruit se fait entendre dans la cour.

Le moineau bruit m'émeut... Oh! ce n'est rien encore,
Rien... C'est un artisan qui se lève à l'aurore

Pour travailler, il chante, il a le cœur joyeux,
Ses enfants au retour rejoignent ses yeux.

Chant lointain.

Bientôt le pays chrétien en moro,

Au moment où le ciel se dore,

Lorsque se tait le troupeau,

Le Sarrasin et l'Espagnol

Chantent pour saluer l'aurore.

SCÈNE II.

GUSMAN, puis JOSÉ.

GUSMAN, regardant vers José.

Où, c'est lui cette fois! Oh! que Dieu me soutienne
Par la force héroïque et la vertu chrétienne!

A José qui entre.

Parle, que veut l'émir? que veut l'infant? Je vois
Du doute dans tes yeux; dis-moi tout à la fois!

JOSÉ, tirant une lettre.
Cette lettre répond, au moins je le crois...

GUSMAN pressant vivement la lettre.

Ah! je n'ose l'ouvrir... mon cœur bat... je frissonne!
Tout le sort de mon fils est là! mort ou vivant,

Lequel de ces deux mots?
A José.

Parle, as-tu vu l'infant,
Et sa fille?

JOSÉ.

On m'a dit: « Sois prudent... » j'ai dû l'être,
Même lorsque l'infant m'a remis cette lettre...

GUSMAN.

L'infant! Qu'ai-je entendu? C'est lui qui t'a donné...

JOSÉ.

Lui-même.

GUSMAN.
Et dans ses yeux tu n'es pas deviné...

JOSÉ.
Ce que peut contenir la lettre, je l'ignore;
Mais puisqu'on vous écrit, on négocie encore.

GUSMAN.
Oui, c'est vrai je respire et rien n'est résolu!

Qu'avez-vous, monseigneur?

GUSMAN, avec agacement.
Oh! non! non! j'ai mal ici!

JOSÉ.
Mes yeux sont obscurcis...

Quelle est cette réponse?

GUSMAN.
Elle vient de l'enfer! Tiens, vois ce qu'on m'annonce!
Lorsque les Africains se seront avancés
Au pied de nos remparts, là, devant nos fossés,
Leurs trompettes trois fois sonneront; si la place
Ne s'ouvre pas après cette triple menace,
Si je ne livre point cette ville au croissant,
Nous verrons égorger mon fils, et tout son sang
Là, devant ces remparts, doit couler!...

JOSÉ.
Infamie!

GUSMAN.
Quel moyen de salut? Cette ville s'ordonne
Ma voix peut l'appeler aux armes!...

JOSÉ.
A l'instant
Nous pouvons tout savoir, peut-être en nous hâtant.
Faut-il lever la herse à la petite porte?
Avec les plus hardis, voulez-vous que je sorte?
Nous tomberons sur eux le cimetière au poing...

GUSMAN.
Non, c'est tuer mon fils, je ne m'abuse point;
José, tout serait vain... si l'émir veut qu'il meure,
Nous ne le sauverons pas, mais nous devançons l'heure.

JOSÉ, reprenant dans Maria de la.
Avoir les bras liés!... le père le défend:
Dieu parle, obéissons!...

GUSMAN.
Mon fils! mon pauvre enfant!

JOSÉ, apercevant dans Maria de la.
Grand Dieu! voilà sa mère.

GUSMAN, à José.
Oh! cours au-devant d'elle,
Éloigne-la des murs et de la citadelle;
Cache-lui tout; dis-lui seulement qu'un soir,
L'émir a refusé, mais qu'il reste un espoir.

JOSÉ.
Il suffit, monseigneur.

SCÈNE III.

GUSMAN, seul.

Que toujours elle ignore
Ce lugubre signal, ces trois appels du More.
Pauvre mère! ah, mon Dieu! pendant que je vivrai,
Donnes-moi ses douleurs, et seul je souffrirai.
Oh! la voici!

SCÈNE IV.

GUSMAN, DONA MARIA.

DONA MARIA.

L'émir a refusé...

GUSMAN.

Madame...

DONA MARIA.
Je le sais. Maintenant s'il vous reste dans l'âme
Une ombre de pitié, dites, dois-je espérer,
Dois-je mourir? j'attends.

GUSMAN.
L'émir... peut différer...

DONA MARIA.
Vous ne le croyez pas; la langue embarrassée
N'est jamais bien sincère et trahit la pensée.
Je vous demande un mot, un seul, car le temps fuit:
Qu'avez-vous décidé?

GUSMAN.
Maria, cette nuit

Un message est venu m'annonçant l'arrivée
Du roi don Sanche; ainsi, cette ville est sauvée,
Si nous tenons un jour de plus, si nous gardons
Un seul jour Tarifa, si nous la défendons
A tout prix, sans peser ce que cela nous coûte.
C'est le cri de l'Espagne, il faut que je l'écoute.
On fait, autour de moi, de solennels serments
De refuser tout pacte avec les musulmans.
Peuple, armée, ils ne font qu'une seule famille;
Et, pour donner le temps à leur roi de Castille
D'arriver jusqu'à nous, ils mourront, s'il le faut,
Soldats sur le rempart, martyrs sur l'échafaud.

DONA MARIA.
C'est résolu! ma voix ne peut être écoutée,
Et d'un fils, froidement, la mort est acceptée.
Par toi! — Je te connais seulement de ce jour;
Ta gloire de soldat voilà ton seul amour!
Et voir par l'Africain cette gloire éclipser
Voilà ta seule crainte: oui, ton âme est glacée.
Oh! ces hommes de guerre ils n'ont jamais de pleurs!
L'airain qui vous cuirasse est la chair de vos cœurs.
Rien d'humain ne palpite au fond de vos entrailles,
Vos triomphes sont faits avec des funérailles;
Vous vivez dans la mort, et vous êtes joyeux
Quand les mères n'ont plus de larmes dans les yeux.

Avec ironie.
Don Sanche! oui, tu lui dois tout donner, en mémoire
Des affronts qu'il t'a faits! Et pour toi, quelle gloire,
Quel triomphe nouveau! Toute l'armée en chœur,
À tes pieds, chantera les vertus de vainqueur;
Le roi, te rivalant au sommet de sa bûche,
T'embrassera demain sur le champ de bataille;
Mais les fleurs de la fête, ô héros triomphant,
Seront rouges, ce soir, du sang de ton enfant!

GUSMAN, calme.
Je dois tout respecter, même votre ironie;
Par la douleur en vous la justice est bannie.
Mais Dieu, qui sait tout lire au fond des cœurs blessés,
Vient couler dans le mien les pleurs que vous versez.
— Voulez-vous la sauver votre fille? — L'abandonne
La ville aux Africains; dites que je l'ordonne,
Mais réfléchissez bien avant le repentir!...
Voyez tous ces lieux saints que la foi fait bâter,
Ce n'est pas seulement au roi que je les garde,
Mais au Dieu des chrétiens qui la nuit nous regarde.
Montrez la croix élevée sur le pique de pierre.

Cette croix, tout un peuple, à ma voix renaissant,
L'incruste dans la pierre où régnait le croissant...
Eh bien! de ces remparts, allez ouvrir l'enceinte,
Et nous les verrons tous, sur cette ville sainte,
Se ruer aussitôt comme des flots vivants!
Nous verrons profaner l'asile des couvents,
Les tabernacles saints, les croix, les reliquaires,
Les lampes d'or veillant au seuil des sanctuaires,
Et sous nos yeux, partout, de sacrilèges mains
Jeter la sainte hostie au bourbier des chemins!

DONA MARIA.
Elle pense au ciel et s'agrippait au sol veillant la fure.

Ah!
C'est alors, dis-moi, en te serrant bien fier!
Dieu, l'Espagne, l'honneur, seront dans la poussière;
Mais toi, ton fils et moi, nous vivrons sans remords,
Vénérés des vivants et bénis par les morts!

DONA MARIA.
Assez, Gusman! Je cède à ta voix! Dieu l'emporte;
Gusman, fais ton devoir, et moi, je serai forte.

GUSMAN.
Oui, sois digne de toi, sois digne de celui
Qui donne à ta famille un martyr aujourd'hui!

SCÈNE V.

GUSMAN, DONA MARIA, JOSÉ,
DON RAFAEL.

JOSÉ, accablé.
Espères!

DONA MARIA.
Que dit-il?
GUSMAN.
En Dieu toujours j'espère.

Dona Sol!... dona Sol!...
DONA MARIA.
 Elle a fléchi son père?
JOSÉ.

Elle n'a rien fléchi! l'enfant est un rocher!
 Plus j'en que l'éclair, rien ne peut le toucher,
 Mais elle sauvera don Pedro!... Noble fille!
 Un seig, qui, je crois s'est trompé de famille!
 Écoutez... Voici donc le plan qu'elle a conçu:
 Je le tiens de son père... il vient... Je l'ai reçu
 Le premier sur le pont, et voici son message:
 Dona Sol, s'échappent, va venir en otage
 Se livrer à Gusman; et, quand nous entendrons,
 Là, devant le fossé, retentir les clairons,
 Moi, du haut des remparts de cette citadelle,
 Je montre dona Sol au camp de l'infidèle,
 Et je crie à l'enfant: « Votre fille est ici;
 Vous avez un otage il est chez nous aussi.
 Avec les criminels sa crime on s'habitue!
 C'est pour ça, dent pour dent, nous tuons qui nous tue.
 Tant pis! remède don Pedro, car, s'il meurt sous vos coups,
 Dona Sol tombera cadavre devant vous. »

GUSMAN.
 Poiet de vengeance horrible!
JOSÉ.
 Eh! monseigneur, de grâce.
 Écoutez jusqu'au bout; ce n'est qu'une menace;
 Les méchants, les obscurs comme les plus fameux,
 L'ont que tout le monde est fabriqué comme eux:
 Notre tigre aura peur...

GUSMAN.
 Oui, l'enfant de Castille,
 Me jugeant d'après loi, tremblers pour sa fille...
DONA MARIA.
 C'est l'ange du salut!

JOSÉ.
 Plein d'espoir je l'attends.
GUSMAN.
 Dieu fasse qu'elle arrive au plus vite!
DONA MARIA.
 J'entends

Des bruits d'armes, des cris...
RAFAEL, sur le rempart.
 C'est une armée immense:
 Qui s'approche...

On entend un appel de trompette.
GUSMAN.
 Oh! mon Dieu!
JOSÉ.
 Le signal qui commence.
GUSMAN.
 Oh! l'horrible moment!

SCÈNE VI.

LES MÉMES, SOLDATS, CHEVALIERS, HOMMES
 ET FEMMES DE POPPLE.

DONA MARIA, à Gusman.
 Qu'arrive-t-il, parlez,
 Et que regarde-t-on?
GUSMAN, à dona Maria.
 Adieu du ciel, allez,
 Et priez loin d'ici... le devoir me réclame...
 Je sors pour repousser les ennemis...
RAFAEL, descendant vivement du rempart.
 Madame!
 Votre fils entouré d'Africains... à genoux!
DONA MARIA, pressant un cri.
 Ah! vont-ils l'égorger!

GUSMAN.
 Madame, éloignez-vous.
DONA MARIA.
 Non, la voix de mon sang doit être la plus forte,
 Non, je ne consens plus... Soldats, livrez la porte,
 Sauvez mon fils... et vous, Gusman, ordonnez-leur,
 A ces hommes, d'avoir pitié de ma douleur!...
 Vous c'obéissez pas, mais ad vous rends l'espérance!
 Tant d'hommes réunis, pas un seul cœur de pèrol

Tous immobiliés!... tous calmes et s'entassant
 Comme aux gradins d'un cirque où va coster le sang!
applaud.
 Dona Sol! dona Sol! dans cette heure fureste,
 J'espère en elle seule!... elle seule me reste!...

On entend le second appel des trompettes.
 Mouvement général de terreur.
JOSÉ.

Oh! le second appel!
DONA MARIA, appelant.
 Dona Sol!
GUSMAN.
 Aidez-moi,
 Mon Dieu! rendez-moi fort, et soutenez-moi foi!
Mouvement un rempart.

Place!
DONA MARIA, regardant toujours du côté de la ville.
 Elle se vent pas!
GUSMAN, sur le rempart.
 Noble enfant de Castille!
 Mon fils, ton prisonnier, gloire de ma famille,
 Va périr sous le fer de tes lâches bourreaux;
 A toi la honte! à lui la palme des héros!
 Ses mémoires vivront, et l'une à l'autre unie
 Au livre de l'honneur et de la félonie!
 Poursuis ton œuvre! allons, bourreau! plus de retard!
 Et s'il te manque un fer, tiens! voici mon poignard!
DONA MARIA, ripostant dona Sol.
 Ah! c'est elle! c'est elle!

SCÈNE VII.

LES MÉMES, DONA SOL.

GUSMAN, descendant vivement du rempart.
 Ou! qu'elle soit bémol!
DONA SOL.
 Même sort pour nous deux... Pour nous même agonie,
 Même mort! Que mon père apprenne à cet instant,
 Que si votre fils mourit, le même sort m'attend!
Troisième appel de trompettes.
GUSMAN, entraînant dona Sol sur le rempart.

Venez!
 Dona Maria épouée fait d'instants efforts pour les autres;
 elle chancelle, s'arrête au pied de la croix et l'en-
 trainée pour se précipiter.
JOSÉ, sur le rempart, criant aux siens:
 Arrêtez!... Ah!... Trop tard! trop tard! Il tombe!
DONA MARIA.
 Mort! mort!

Elle s'effondre sur ses genoux.
GUSMAN, descendant vers dona Maria.
 Il est au ciel!
DONA MARIA.
 Oh! mon Dieu! je succombe.
Dona Sol meurt lentement sur le rempart.
JOSÉ.
 Le ciel n'a pas voulu prendre pitié de nous.

DONA SOL.
 O mon père! je vais rejoindre mon époux.
Elle se précipite du haut du rempart.
 Dona Sol!... Mortes aussi! noble enfant! pauvre fille!
 Mais que vois-je là bas? L'étendard de Castille!
 Toujours le bienvenu, quoique arrivé trop tard!
A Gusman.
 Oui, seigneur, le vœu le royal marchand
 Don Saiche et son armée! ils marchent sur la ville.
GUSMAN, comme ébloui en courant, il tire son épée.
 Ah! mon sang répandu c'est donc pas inutile!
 Dieu soit béni! l'Espagne est sauvée! En avant,
 Mes amis! Lances au poing et les bannières au vent!
 Baissez le pont! Soldats, chevaliers, hommes d'armes,
 Venez tous! C'est le sang qui doit venger les larmes.
Mouvement sur le rempart.

O mon roi! d'un affront mon devoir triompha,
 Vions voir ce que j'ai fait pour garder Terça!
Gusman se précipite l'épée à la main vers le pont; les
 lances et les bannières s'agitent; l'armée suit Gusman
 avec enthousiasme.

FIN. 76595

Paris. — Typ. de H. V. Dondet-Dupré, rue Saint-Louis, 62.

N.º d'Invent: 1482